This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

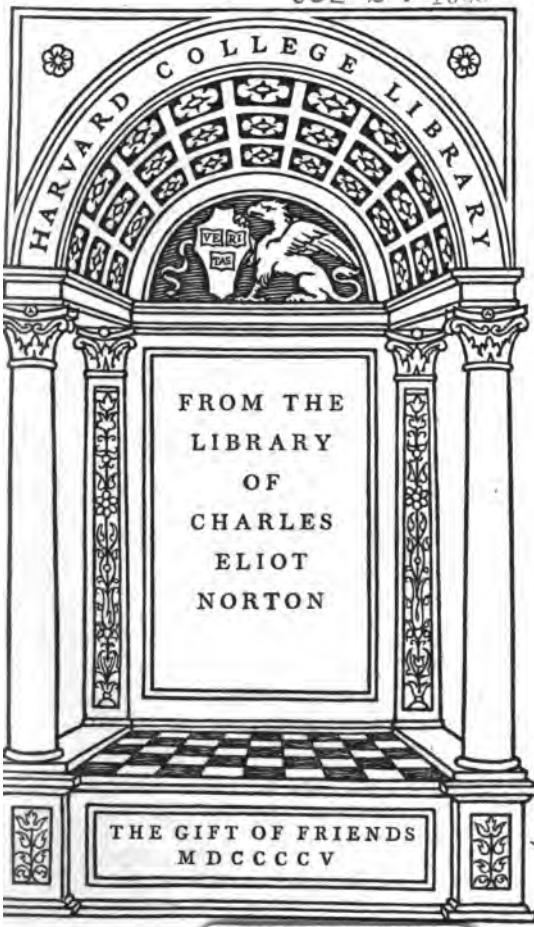
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN MXWR P

Bound

97.41

JUL 27 1908



BIBLIOTHÈQUE

DES CHEMINS DE FER

DEUXIÈME SÉRIE

HISTOIRE ET VOYAGES

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

ET

LES FRANCISCAINS

PAR

F. MORIN

(1182-1226)

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853

1338.38
C397.41
~~III.11610~~

Harvard College Library
Norton Collection,
Dec. 3, 1907.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

777 , 11610

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

ET

LES FRANCISCAINS

PAR

FRÉDÉRIC MORIN

(1182 — 1226)

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1853

PRIX : 1 FRANC.

PRÉFACE.

Trois hommes bien divers, Raymond VI, Simon de Montfort et saint François d'Assise, représentent, au commencement du XIIIe siècle, les trois grandes tendances qui se partageaient alors les esprits.

Raymond VI, comte de Toulouse, est le novateur téméraire qui ne sait pas s'appuyer sur le sentiment moral et religieux. Il s'était engagé par légèreté plus que par conviction dans l'hérésie des albigeois, erreur d'autant plus dangereuse qu'elle invoquait sans le comprendre le dogme de la fraternité évangélique, et qu'elle la compromettait par des applications follement arnarchiques. Brave, généreux, accessible à la pitié, mais incapable de discipline et de réflexion, dissimulé à la fois et inconstant, perdu de mœurs, ardent au mal comme au bien, le comte de Toulouse avait tous les vices et toutes les qualités de la secte nouvelle; il en fut le héros : héros de roman, toutefois. Car son histoire devait ressembler à son caractère. On le vit successivement suivre ses futurs ennemis dans une croisade contre ses peuples, s'irriter contre le légat et le faire assassiner, aller à Rome et se jeter

aux genoux du pape Innocent III ; puis, par un retour soudain, flatter de nouveau, à son retour en Languedoc, les passions albigeoises ; et enfin, après tant de contradictions singulières, attirer sur sa tête une guerre inégale. Après avoir perdu ses États dans cette lutte qui mit aux prises la moitié de la France contre l'autre, il les reconquit en aventurier, et était sur le point de les reperdre lorsqu'il mourut. Singulière destinée, pleine de larmes et de plaisirs effrénés, de triomphes et de fuites, de vices honteux et de vertus éclatantes, et où l'on trouve tout, excepté des convictions fermes et nettes, qui donnent seules l'esprit de sagesse et de conduite.

Simon de Montfort est précisément le contraire de Raymond VI. C'est l'homme qui résiste par les moyens les plus odieux aux besoins et aux aspirations des peuples. Sa jeunesse a été souillée de débauches ; plus tard, il s'est repenti, et impitoyable envers lui-même, plus impitoyable encore envers les autres, il hait l'humanité à cause des vices dont il se sent capable, et il éprouve une volupté secrète, après l'avoir châtiée en lui, à se châtier en elle. Il vénère le christianisme, non parce qu'il est la source de la vie morale, mais parce qu'il y voit un principe d'immobilité et de mort. Le sacrifice est tout à ses yeux, la charité n'est rien ; et il est persuadé que les supplices sont pour un peuple le seul moyen efficace de supplier le ciel. Aussi, après avoir fait partie de l'expédition de 1204 contre les infidèles, il provoque une croisade intérieure contre la France méridionale ; et, lorsqu'il en est devenu

le chef, sa règle est de n'épargner personne, ni innocents, ni coupables : « Dieu saura bien reconnaître les siens ! » Il chasse sans pitié Raymond VI de ses États, et, lorsque les habitants de Toulouse, exaspérés par sa sombre tyrannie, viennent assiéger son palais et lui redemander leurs parents, leurs amis, détenus dans ses forteresses, il sourit, leur répond qu'ils aient d'abord à déposer leurs armes, puis leur promet de leur rendre les prisonniers : en effet, incapable d'un parjure, il les leur rend, mais décapités. Du reste, ce conquérant, si convaincu qu'on ne conserverait la religion et la société que par une répression impitoyable, ne conserva pas le petit empire qu'il s'était fait par les armes. Chassé de Toulouse indignée, il ne put la reprendre, et l'homme de sang mourut d'une mort sanglante, sous les murs de la ville qu'il avait plongée dans le deuil. A quelque temps de là, sa famille, après avoir remué l'Angleterre et la France et versé des flots de sang au nom du Christ, s'éteignit misérablement dans l'indignation publique, en souillant les autels du Christ par un meurtre abominable.

Tels furent Simon de Montfort et Raymond VI ; mais à côté de ces deux princes rivaux, qui remplissent de leurs querelles leur siècle et l'Europe, se trouve un fils de marchand, un simple bourgeois d'Assise, qui n'est ni avec les novateurs téméraires, ni avec la répression impitoyable, et contribue pour sa grande part à apaiser les troubles civils. Il n'a pas à sa disposition un seul soldat, et cependant, tandis que Raymond VI et Montfort meurent sans laisser de race

après eux, il fonde un véritable empire, car il fonde un ordre religieux qui partagea avec les dominicains, pendant trois cents ans, le gouvernement moral et intellectuel du monde catholique. Ce fils de marchand, qui voulait, comme les albigeois, plus de fraternité et d'unité parmi les hommes, mais qui les voulait dans le sens de l'Évangile, qui aimait, comme Montfort, l'orthodoxie et l'ordre, mais qui ne prétendait pas les établir par le massacre et l'incendie; cet homme de la conciliation et de la paix, c'est un saint, c'est saint François d'Assise. L'ordre des frères mineurs ou des franciscains qu'il fonda est resté pendant tout le moyen âge fidèle à l'esprit de son institution; son rôle, dans la science, dans la philosophie, dans la politique, dans la littérature, fut de prendre aux novateurs tout ce que leurs idées avaient de légitime, et de les féconder par le sentiment religieux.

Nous nous proposons d'esquisser ici l'histoire de saint François et des franciscains, et d'indiquer sommairement ce qu'ils ont fait dans le monde, en comprenant, dans son sens intime, ce mot de *mansuétude*, qui est au fond de toutes les paroles et de tous les préceptes de l'Évangile.

SAINT FRANÇOIS

ET

LES FRANCISCAINS.

I.

De l'état de la chrétienté au moment où parut saint François d'Assise, et du but qu'il se proposa dans l'institution de son ordre.

Un jour saint François, qui vivait encore de la vie du monde, mais qui depuis quelque temps ressentait le vague besoin d'une vie plus parfaite, se promenait à Assise avec ses compagnons de fêtes. Jusque-là, il avait été le joyeux et bruyant organisateur de tous leurs plaisirs, et maintenant il semblait absorbé sous d'austères et immenses méditations. Il allait devant ses amis, silencieux, la tête inclinée, les laissant tout étonnés d'un changement si inattendu. Tout à coup, l'un d'eux croit en deviner la cause et lui demande en riant : « Songerais-tu par hasard à prendre femme? » A ces mots, François se retourne, relève le front

et s'écrie : « Oui, je songe à prendre femme, et la femme que je prendrai est si noble, si riche, si belle, que jamais vous n'en avez vu de semblable! »

Tous les légendaires nous révèlent le secret de ces mystérieuses paroles, et lorsque Giotto voulut traduire leur pensée et la sienne par son immortel pinceau, il représenta dans une fresque qui existe encore, un jeune homme qui passe l'anneau des fiançailles au doigt d'une jeune fille, pendant que le Christ semble les bénir du haut du ciel : le jeune homme c'est François d'Assise, la jeune fille c'est la pauvreté évangélique.

A quelques jours de là, le mystique fiancé, celui qui méditait déjà d'inspirer au monde l'amour des petits et des pauvres, errait dans la vallée d'Assise, demandant à Dieu de l'éclairer sur ses volontés à son égard et de découvrir à son intelligence ce qu'il attendait de lui. Au milieu de ses méditations, il parvint vers l'église de Saint-Damian et y entra pour prier. Les yeux attachés sur le crucifix et baignés de larmes, il poursuivait encore son problème au pied des autels. Alors, suivant la légende, il entendit par trois fois ces paroles qui sortaient de la bouche du Christ : « Va, François, et répare ma maison, qui, tu le vois, tombe toute en ruine. »

Ces deux anecdotes nous donnent le secret de la vie de saint François, car elles nous apprennent l'idée première qui dirigea tous ses efforts, elles

nous expliquent toute l'institution des frères mineurs.

Ce n'était pas sans raison qu'il était dit à saint François de réparer la maison de Dieu. L'Église et toute la société européenne avaient besoin en effet pour se maintenir d'un énergique effort.

Une guerre longtemps couvée, celle des Albigeois, allait enfin éclater dans toutes ses horreurs. Un prodigieux fanatisme d'irréligion ravageait tout le midi de la France. Là, les missionnaires catholiques étaient depuis longtemps hués par des peuples violents et irritables qui n'avaient pas même respecté le génie et la vertu de saint Bernard : les prédicateurs de l'hérésie étaient au contraire appuyés par toute l'aristocratie et par une grande partie du clergé et des communes. Et que l'on ne s'imagine point que l'erreur albigeoise s'attaquât uniquement à quelques-uns des dogmes catholiques. Autant qu'on peut déterminer ses caractères essentiels à travers la prodigieuse diversité de formes qu'elle affecta, elle se montrait médiocrement respectueuse envers les principes les plus essentiels de la morale naturelle et du droit social. Le comte de Comminges faisait étalage de polygamie et Raymond VI entretenait publiquement un harem. Il se trouva même des docteurs pour soutenir au nom de la religion nouvelle, que la débauche se justifie et que l'inceste est en soi un acte très-innocent.

On se persuade souvent que l'hérésie des Albigeois était toute locale et ne dépassait pas les limites du Languedoc. Le Languedoc a été le champ de bataille de l'hérésie; mais son théâtre était l'Europe tout entière. En France, on a brûlé des Albigeois jusqu'à Orléans, jusqu'à Chartres. Les Flandres étaient en proie à un genre particulier de mysticisme qui leur inspirait une horreur profonde, non-seulement pour un clergé orgueilleux et corrompu, mais pour la hiérarchie de l'Église elle-même. En Allemagne, des doctrines vagues et insaisissables se répandaient de toutes parts, qui dissimulaient sous de pieuses formules un panthéisme énervant. L'Italie elle-même, le centre de la chrétienté, avait vu dégénérer bientôt le rigorisme extrême des cathares en déplorables erreurs. Partout le doute, la négation, l'horreur de l'autorité civile et de l'autorité spirituelle; partout aussi la persécution. Les prêtres restés fidèles invoquaient le bras séculier; les populations s'en vengeaient en massacrant les prêtres. Chaque parti prenait à tâche de déshonorer par les crimes les plus abominables ses éphémères triomphes; et l'on était sûr de voir les martyrs de la veille devenir les bourreaux du lendemain.

Les contemporains, du reste, ne s'y trompaient pas, et Innocent III n'était pas le seul à comprendre les périls que courait la cause de la civilisation

chrétienne. Cependant, comment les conjurer? Comment sortir de la crise terrible, universelle, où l'on sentait se dissoudre de toutes parts le monde nouveau à peine formé, et qui faisait dire à plusieurs écrivains : « Le soir du monde approche et nous touchons à notre fin! » Voilà la question qui préoccupait l'esprit de saint François comme celui de saint Dominique, comme celui de tous les hommes sérieux de ces temps d'agitation féconde, mais cruelle. On avait essayé de négocier avec les représentants de la féodalité dans le Languedoc, et l'on avait échoué. On avait guerroyé, pillé, brûlé, massacré, et l'on n'avait pas réussi : les idées, vraies ou fausses, ne végètent pas du sang qu'elles versent, mais de celui qu'on leur prend : l'hérésie avait grandi dans le martyre; elle devait résister même aux atrocités monstrueuses du sac de Béziers; et les catholiques étaient surtout épouvantés de cette puissance étrange d'une erreur qui, partout pourchassée, partout vaincue, partout frappée, résistait à tout et durait dans le sang depuis plus d'un siècle.

Saint François d'Assise et saint Dominique, au milieu de cette crise religieuse qui se compliquait des désordres inhérents au régime féodal, eurent la gloire de comprendre ce que ne comprenaient ni les sauvages milices de la France septentrionale, ni le roi de France, ni l'impitoyable Simon de

Montfort, ni même la puissante intelligence d'Innocent. Ils virent que si l'hérésie des Albigeois se maintenait à travers tous ses échecs, c'est que, incohérente et immorale en elle-même, elle s'appuyait néanmoins sur les immortels instincts que le christianisme fait naître dans l'âme des peuples.

Ils se rappelèrent que ce mouvement redoutable qui emportait les nations à leur ruine, parce qu'il avait été détourné de sa direction primitive, s'était montré à l'origine tout catholique. C'était au XIe siècle qu'il avait commencé d'agiter les esprits, c'est-à-dire à l'époque où la grande réforme de Grégoire VII avait porté ses fruits. L'Église, arrachée alors à la domination brutale de la féodalité, avait répandu largement le christianisme dans les masses; et aussitôt l'Europe, pénétrée de l'esprit évangélique, s'était sentie appelée à une transformation profonde qui mît ses mœurs, ses institutions, ses gouvernements, ses universités en rapport avec ses croyances. Elle voulait que la philosophie et les sciences, dont Sylvestre II avait popularisé le goût, fussent largement, audacieusement explorées; elle voulait que les représentants du Christ qui n'avait pas où reposer sa tête, montrassent plus de respect, plus d'amour pour les petits, les humbles et les pauvres, et que l'on combattît la féodalité dans l'ordre politique comme on l'avait combattue dans l'ordre religieux. Tous ces vœux étaient parfaitement légiti-

mes, et longtemps les représentants les plus énergiques des aspirations nouvelles étaient restés dans les limites strictes du catholicisme. Les cathares n'avaient rompu que fort tard avec Rome et pour ainsi dire en se résistant à eux-mêmes. Les *pauvres de Lyon* s'étaient mis d'abord sous la protection du saint-siége et, de longues années durant, avaient paru les plus sincères comme les plus fervents des fidèles. Et en Allemagne comme dans les Flandres, il y avait des populations qui flottaient encore entre une soumission indécise et une révolte ouverte.

Malheureusement, les erreurs, les défiances, les malentendus, les passions mauvaises et exclusives ne tardèrent pas à dénaturer cette grande et sainte révolution. Le spiritualisme vague des novateurs s'exagéra, et irrité en même temps par les entraves qu'on voulut lui imposer, il se transforma en un mysticisme aveugle. De là toutes les folies et tous les désordres où se précipitèrent les novateurs; de là leurs rêves étranges d'une chimérique communauté de biens et d'une honteuse promiscuité; de là leur mépris insensé de toute autorité, soit civile, soit religieuse; de là leurs aspirations pleines de délire vers un prétendu règne du Saint-Esprit, où l'humanité, transformée jusque dans son essence, devait jouir dès cette terre de toutes les félicités que la raison et la foi ne promettent qu'à un monde meilleur; de là, en un mot, toutes ces

doctrines, toutes ces débauches d'idées et de mœurs qui scandalisaient, en l'épouvantant, la France septentrionale, et qui la rendirent féroce à force de peur.

La sagesse voulait donc que ce grand mouvement révolutionnaire que le christianisme avait imprimé à l'Europe, et qui prenait par la faute de tous une si funeste direction, ne fût ni violemment comprimé ni abandonné sans guide à ses déplorables erreurs, mais rappelé à ses véritables principes. Le bon sens disait que ce n'était ni à Raymond VI ni à Simon de Montfort de terminer la lutte par un triomphe définitif. Mais le bon sens est-il jamais écouté au milieu des passions furieuses? Il triomphe à la fin; mais plus son triomphe est certain, parce qu'il est nécessaire, plus il se fait cruellement attendre. Quelques hommes de sagesse, et entre autres l'illustre évêque de Paris, Pierre Lombard, avaient en vain élevé une voix conciliatrice au milieu des luttes rivales. Les insensés qui confondaient alors l'orthodoxie et le fanatisme lui avaient jeté l'anathème[1]. Il n'y avait plus que deux grands partis, incapables l'un et l'autre de la victoire, parce que leur victoire eût été la ruine de la civilisation chrétienne : les uns, au nom du catholicisme, compromis par leurs fu-

1. L'école de saint Victor rangeait Pierre Lombard, à côté de Pierre de La Porée, parmi les quatre labyrinthes où, disait-elle, s'était perdue la foi humaine.

reurs, combattaient par le fer et le feu des idées que rien ne pouvait étouffer, parce qu'elles avaient leur source dans le dogme catholique lui-même; les autres, au nom de ces idées qu'ils croyaient défendre, combattaient l'orthodoxie catholique, qui seule pouvait les circonscrire dans de sages limites, et les faire triompher comme elle les avait fait naître.

Telle est la terrible situation que vinrent dénouer les fondateurs des ordres mendiants. Plus tard, ces ordres qui, pendant trois siècles, remuèrent la pensée européenne, devaient entrer sur le terrain de la philosophie, des sciences, des lettres. A l'origine, la question était toute morale et toute politique. Il s'agissait pour la chrétienté de maintenir l'idéal de l'Évangile, d'honorer la pauvreté et de permettre ainsi aux classes inférieures de s'estimer elles-mêmes, de s'organiser, et par là d'arriver peu à peu à l'égalité civile; il s'agissait aussi de maintenir les bases de l'ordre établi, et de ne pas livrer le monde à une perturbation qu'il était incapable de supporter. Il s'agissait, en un mot, de frayer, à travers le système qui voulait tout renverser et le système qui voulait tout maintenir, la voie de la sagesse et du progrès.

Ce fut là le problème que se posa saint François. Et il était peut-être appelé à le résoudre d'une façon plus spéciale encore que saint Dominique lui-

même, parce que la longue méditation qu'il avait faite de l'Évangile, et son caractère éminemment français le portaient à une tolérance exquise. Sans doute, il appartenait à son siècle, et il serait absurde de chercher dans ses écrits les principes qui ne devaient se développer que quatre cents ans après lui. Mais bien qu'il ne formulât pas en système sa bienveillance universelle et son horreur pour la force brutale, ce double sentiment perce sans cesse dans ses actes et dans ses paroles. Pénétré de cet esprit de mansuétude qui respire dans l'Évangile, il aimait à répéter aux religieux qui exagéraient les rudes pénitences du corps : « C'est la charité et non le sacrifice que le Christ vous demande ! » On voit par là, pour le dire en passant, que les théories de M. de Maistre sur le sacrifice et sur le supplice lui auraient paru singulièrement suspectes. Plus d'une fois aussi, il écrivit aux ministres de l'ordre de n'user que le plus rarement possible de la formule : *Je vous commande par la sainte obéissance ;* et même il s'infligea la punition la plus humiliante lorsqu'il crut, dans une occasion délicate, en avoir abusé. Bien plus, on ne trouve aucune trace, dans les diverses légendes qui racontent sa vie, de châtiments corporels infligés aux frères mineurs. C'était pourtant la règle universelle, à cette époque de sauvage énergie, que les abbés ou les prieurs se servissent vis-à-vis des vo-

lontés inflexibles des supplices les plus douloureux; et il n'était point rare qu'un moine fût condamné à mourir de faim dans son étroite cellule. Un jour qu'un frère lui résista avec cette ténacité brutale et invincible que déploient souvent les esprits grossiers, François se contenta de faire creuser une petite fosse, et, quand on y eut descendu le rebelle, de lui dire en souriant et avec cette voix attirante et douce qu'il eut toujours : « Frère, es-tu mort? es-tu bien mort? » Le frère se déclara mort et sortit obéissant et puni de sa tombe symbolique. Dans la charité évangélique qui l'animait, François ne comprenait que ces supplices bienfaisants. Quand son ordre se fut partout répandu, et que quelques désordres inhérents à une institution aussi vaste s'y furent introduits, on lui conseillait de se servir, pour les réprimer, de moyens énergiques. Il fit alors cette réponse, qui étonnerait dans un homme du XIIIe siècle, si les saints n'avaient plus encore que les philosophes et les grands législateurs le privilége de devancer leur âge : « Ma puissance est toute spirituelle, c'est dire qu'elle consiste à dominer, à corriger spirituellement les vices des frères. Si je ne puis les corriger par la prédication, l'avertissement et l'exemple, je ne veux pas devenir un bourreau pour punir et flageller, comme font les puissances du siècle. »

Un homme qui était animé de pareils sentiments

ne pouvait procéder par le seul anathème vis-à-vis des dissidents : il devait chercher la solution de l'énigme sociale, la fin de la crise dans une institution qui fît la part aux idées nouvelles en maintenant dans sa pureté l'idéal de fraternité et de solidarité proposé par l'Évangile. En effet, comme les novateurs, il se fit, pour employer ses expressions favorites, le disciple, le chevalier, l'amant de la pauvreté ; il remit en honneur cette maxime oubliée ou négligée depuis que Constantin avait soudé l'Église et l'État, que les pauvres et les petits sont les privilégiés de Dieu. Bien plus, il voulut que leur état habituel de privation et de misère devînt l'état et comme la profession de ceux qui se vouaient à la vie parfaite ; ce n'était pas assez de glorifier leurs douleurs, il voulut glorifier aussi les apparentes humiliations auxquelles la destinée les condamne. Les hérétiques se plaignaient de ce que l'Église n'honorât pas assez les pauvres : François triompha de leurs plaintes en remplissant, en dépassant leurs désirs : il se fit plus que pauvre, il voulut être mendiant.

L'ordre, d'après sa règle, ne put jamais rien posséder en propre, afin que, la pauvreté étant son lot perpétuel, il eût toujours le privilége de dépendre de tous et de chacun et l'honneur de sanctifier les humbles aux yeux des peuples. C'est précisément par ce renoncement absolu, par cette

profession éternelle de mendicité, qu'il se distingua de tous ceux qui l'avaient précédé.

Qu'on ne s'y méprenne pas, cette solution que François d'Assise donnait au grand problème du XIIIe siècle était profondément différente de la solution vulgaire, qui aurait simplement consisté à recommander l'aumône. Le patriarche des pauvres, comme l'appelle saint Bonaventure, ne voulait pas seulement que l'on eût vis-à-vis des petits, des humbles, de ceux que la douleur visite, un peu de cette miséricorde protectrice qui trop souvent blesse l'âme en soulageant le corps; ce qu'il demandait pour ceux qui souffrent, c'était le respect; c'était ce respect profond, sincère, qui veut que l'être qui en est l'objet soit compté pour quelque chose dans les affaires publiques; c'était ce respect qui lui inspirait plus tard l'heureuse pensée d'associer ensemble par le tiers ordre toutes les communes italiennes, pour donner ainsi au peuple une force nouvelle[1]; c'était ce respect, en un mot, qui aboutit, parce qu'il est vraiment évangélique, non pas seulement à quelques œuvres individuelles, mais à une œuvre politique d'égalité.

De même que saint Benoît avait, en quelque sorte, sacré le travail en le pratiquant de ses bras vénérés, le jeune marchand d'Assise venait, à son

1. Voy. le chap. VI.

tour, sacrer la pauvreté en unissant dans ses mains la besace et la croix. L'indépendance de la propriété foncière avait été fondée par le premier de ces grands hommes ; l'autre fondait l'indépendance et les droits de ceux qui ne possèdent pas le sol, du peuple.

Mais en même temps qu'il maintenait l'idéal chrétien, et qu'il défendait avec vigueur les droits à venir du tiers état naissant, il se gardait bien de se heurter, comme les hérétiques, aux droits acquis et à ce qu'il y avait de nécessaire dans l'ordre légal. Il ne voulait pas que ceux qui aspiraient à la vie parfaite, et en quelque manière surnaturelle, eussent de propriété, même collective ; il leur défendait de recevoir, en échange de leur travail, l'argent, qui lui semblait le symbole de la possession individuelle. Mais il ne faudrait pas en conclure que, dans l'ordre naturel, il regardait la propriété comme une iniquité, et la richesse comme un vice. On ne trouve pas, dans les écrits du saint fondateur, une seule ligne, un seul mot qui suppose leur condamnation absolue au point de vue de la justice. Quand il célèbre la pauvreté, il ne considère pas les rapports de droits qui existent entre les hommes, mais les rapports de l'âme et de Dieu. Il la propose au respect universel, parce qu'elle a été l'état du Fils de l'homme, et parce qu'elle dégage les cœurs des préoccupations égoïstes et terrestres. « Le trésor de la sainte

pauvreté, disait-il, est si excellent et si divin, que nous sommes indignes de le posséder dans le vase de notre corps. C'est cette vertu, en effet, qui soulève tous les obstacles lorsque notre pensée veut s'attacher à Dieu. C'est elle qui prend l'âme sur la terre et l'emporte au ciel dans la conversation des anges! c'est elle qui est liée avec le Christ sur la croix, descend avec le Christ au tombeau, ressuscite avec le Christ, s'élève avec le Christ vers le ciel! C'est elle qui, même sur la terre, prête des ailes pour voler jusque vers Dieu à l'âme qui sait l'aimer! » Et ailleurs : « Vous savez que la pauvreté est la reine des vertus, parce qu'elle brille d'un souverain éclat et dans le Roi des rois et dans sa royale mère. La pauvreté, soyez-en bien convaincus, mes frères, est la voie spéciale du salut, parce qu'elle est l'aliment de l'humilité et la racine de la charité. » Quelquefois aussi il semblait se ressouvenir de Platon et considérer la richesse comme un obstacle à cette paix parfaite de l'âme, à cette concorde complète et universelle qu'il aimait avec d'autant plus de passion qu'il vivait dans un temps plus agité. Un évêque lui représentant un jour que la règle de la pauvreté absolue était bien dure à pratiquer : « Ce qui me semble dur et pénible, s'écria saint François, c'est de posséder ces biens pour la dépense et la conservation desquels il faut tant de sollicitude, ces biens qui occasionnent des

procès et des discussions au bout desquels il y a souvent la guerre et les armes. »

Tel est le langage constant du premier représentant des ordres mendiants. On n'y trouverait pas une seule allusion contre le droit inhérent à l'individu, ou plutôt à la famille, de s'approprier par le travail et sous la sanction de la loi civile, les produits de leur industrie. Encore une fois, il est vrai qu'à ses yeux celui qui aspire à la perfection de la charité, doit renoncer à ce droit; mais s'il y renonce, c'est qu'apparemment il lui *appartenait* en bonne justice.

Aussi non-seulement saint François ne pense pas que son amour dévoué, sa tendresse de prédilection pour les pauvres doive se changer en haine contre les riches, mais encore il veut que ces derniers soient respectés et aimés par ses disciples : « Ne jugeons pas, dit-il, et ne méprisons pas ceux qui vivent délicatement et qui portent des vêtements recherchés et de luxe. Notre Dieu est aussi leur Seigneur; il peut les appeler, et après les avoir appelés, les justifier. Révérons-les comme nos frères. »

C'est ainsi que saint François, démêlant dans la révolution qui agitait ses contemporains la part du vrai et la part de l'exagération, l'accomplissait en la faisant rentrer dans ses justes limites. Grâce à lui, l'idée de l'égalité naturelle des hommes, bien

plus, de la supériorité des pauvres, au point de vue surnaturel, put dominer le monde sans le bouleverser et préparer les progrès futurs de la civilisation sans ébranler les principes immuables de l'ordre social.

L'ordre des frères mineurs, durant le moyen âge, disons plus, jusqu'à la révolution française, resta fidèle à la pensée première de son institution. Dans la philosophie, dans les sciences, dans les lettres, il prit, aux grands courants d'idées des siècles qu'il traversait, tout ce qui n'était pas essentiellement condamné par l'orthodoxie; il ne s'en tint pas là : désireux de devancer les âges, il chercha dans le dogme et dans la morale du catholicisme tout ce qui pouvait recéler un germe de progrès et de conquête pour l'esprit humain : il se montra par excellence l'ordre novateur, et contribua largement à inoculer à l'Europe cette immortelle inquiétude du mieux, qui est son tourment et sa gloire. Quelquefois même, il arriva aux plus distingués de ses membres de se laisser emporter au delà des bornes de la prudence par cet enivrement du progrès, le plus pardonnable, mais aussi le plus dangereux de tous. A force de se rapprocher des novateurs hérétiques, ils glissaient dans l'hérésie elle-même. Mais ce n'est là qu'un accident dans leur histoire, et un accident, comme en présente celle de tous les ordres. Les Jacopone, les

Alexandre de Ales, les Varon, les saint Bonaventure, les Roger Bacon, les Duns Scot, les François de Mayronis, et l'Université de Paris qui, en général, s'inspira de leur esprit, eurent cet honneur soit de découvrir, soit d'accepter toutes les idées nouvelles qui étaient en même temps d'accord avec la raison et la foi. Ils eurent cette vaillance prudente qui effleure tous les écueils des découvertes, et ne se brise à aucun; en d'autres termes, ils furent les plus sensés et les plus énergiques ouvriers de cette œuvre civilisatrice qui se préparait déjà au moyen âge; et il leur suffit, pour arriver à de si grands résultats, de se pénétrer de l'esprit de saint François et de se montrer, dans leurs méditations philosophiques, dans leurs aspirations poétiques, dans leurs prédications sociales les disciples fidèles du patriarche des pauvres.

II.

La jeunesse et la conversion de saint François.

Nous venons de voir quelle est l'idée première, la pensée inspiratrice qui dirigea tous les efforts de François d'Assise, et qui présida à l'institution des frères mineurs. Les esprits étaient mûrs enfin : de sanglantes et interminables luttes les préparaient à accueillir les doctrines conciliatrices

toujours mal reçues à l'origine, toujours triomphantes à la dernière heure. Aussi, dès que le saint se mit à prêcher la paix, la pénitence et la pauvreté, devint-il l'objet de l'attention publique. Les uns raillaient, les autres applaudissaient, nul ne restait indifférent.

Partout on s'interrogeait sur le passé de cet homme extraordinaire, qui semblait d'autant mieux comprendre les besoins de la société, qu'il vivait plus près de Dieu; et les populations se répétaient à l'envi, sur son compte, de merveilleuses légendes.

On se disait les prodiges qui avaient accompagné sa naissance dans une étable[1], et les pressentiments de grandeur qu'il avait eus dès son enfance, et les aventures étranges qu'il avait traversées, et ce délire perpétuel de l'amour divin qui semblait parfois enivrer sa raison. Cet homme, qui se pliait aux travaux les plus humbles, et qui mendiait sous les habits les plus pauvres, était le fils d'un de ces riches marchands d'Italie, qui, plus tard, devaient marcher les égaux des rois, et qui, en attendant, étaient les vainqueurs des Césars. Vaillant, miséricordieux, prodigue à l'excès, joyeux convive, aspirant à tous les plaisirs et à toutes les gloires, organisateur de toutes les fêtes et en même temps

1. Saint François est né en 1182, sous le pontificat de Lucien III.

singulièrement actif dans les affaires commerciales, le jeune bourgeois d'Assise avait la plupart des qualités et des défauts de notre nation française, qui était du reste sa nation favorite, et dont il aimait à parler la langue. Son père, qui poussait l'esprit de lucre et d'économie jusqu'à l'avarice, blâmait ses coûteuses équipées; mais le jeune homme, soutenu par la tendresse de sa mère, n'en continuait pas moins sa joyeuse vie. Déjà, du reste, il savait exercer cet empire sur les âmes, cette fascination spirituelle qui a été le trait distinctif de sa vie; déjà il se sentait au cœur une tendresse immense pour tout ce qui était faible et souffrant, et de vagues instincts semblaient parfois lui révéler son avenir. Un jour il fait surcharger d'une quantité prodigieuse de pains la table paternelle. « Pour qui toutes ces provisions? demanda sa mère. — Pour tous les pauvres, s'écria François, pour tous les pauvres que je porte dans mon cœur! » Aussi les habitants d'Assise oubliaient bien volontiers les écarts du fils de Bernardone et ses festins prolongés, et l'éclat de ses vêtements, et ses tumultes nocturnes; et quand ils le voyaient passer sur leurs places avec ses gais compagnons, chantant et portant à la main le bâton de président de la fête, ils l'appelaient la *fleur de la jeunesse.*

Mais il fallait que cette fleur portât ses fruits: les revers et les dégoûts ne tardèrent pas à surve-

nir. Il s'était risqué avec une troupe de ses jeunes compatriotes en dehors des murs d'Assise, à un moment où cette ville était en guerre avec Pérouse; il fut fait prisonnier, et resta livré à ses réflexions pendant près d'une année. Revenu à Assise, il fut atteint d'une longue maladie. Dès lors les joies extérieures et sensibles, qui avaient passé sur son âme sans la captiver, n'eurent plus pour elle d'enivrement. Néanmoins il ne s'était pas encore donné à Dieu. A l'amour du plaisir succédait l'amour de la gloire. Un vague instinct de grandeur se remuait dans son cœur. Pourquoi lui aussi ne commanderait-il pas aux nations? Il se proposa d'aller soutenir Gauthier de Brienne[1] dans sa lutte contre l'empereur. Les légendes racontent qu'au moment où il allait réaliser son dessein, il eut un songe mystérieux. Un immense et magnifique château lui apparut dans son sommeil; de toutes parts brillaient les lances, les cuirasses, les boucliers, les épées nues; et comme le jeune marchand, ravi d'un spectacle si nouveau pour lui, demandait : « A qui toutes ces richesses? » il entendit cette réponse : « Tout cela, armes et palais, tout cela est à toi et à tes compagnons. »

1. Gauthier de Brienne avait épousé la fille de Tancrède, roi de Sicile, et défendait ses droits contre l'empereur qui ne voulait pas les reconnaître. — Gauthier de Brienne, guelfe ardent, était fort populaire en Italie.

François interpréta d'abord dans un sens matériel ce rêve, qui agit fortement sur son imagination. Il partit donc en se souvenant de ces simples chevaliers de France qui avaient changé en sceptres leurs vaillantes épées, et cependant, par une contradiction aussi singulière en elle-même que naturelle au cœur de l'homme, il n'avait plus, depuis son rêve, cet enthousiasme belliqueux qui l'animait. Un autre songe lui donna l'explication vraie et chrétienne du premier. Il comprit l'impuissance des armes et de la force brutale à rien fonder d'utile, de glorieux, de durable, et, désabusé de la vanité militaire, il revint dans la maison paternelle.

C'est alors que le jeune marchand parut tout transformé : il avait vaincu le monde en renonçant à sa vie molle et sensuelle; il s'était vaincu lui-même en renonçant à d'ambitieuses espérances; il pouvait être tout entier à l'humanité et à Dieu, qu'il voyait surtout dans les pauvres. Il n'avait plus qu'une préoccupation : comment sauver cette Église qui semblait chanceler, et ces peuples qui doutaient de la parole de vie? Qu'est-ce que Dieu attendait de lui et de ceux qui se sentaient le courage du dévouement? Et il errait dans la campagne, priant avec ardeur, secourant les pauvres avec un délire d'abnégation inouïe, et cherchant dans les larmes le secret de la mission qu'il avait reçue. Ah! si

l'histoire nous avait rapporté les réflexions qui assaillaient le jeune converti lorsqu'il examinait ainsi devant sa conscience les périlleuses nécessités du temps où il vivait et le rôle qui convenait, au milieu de tant de désordres, à un homme de cœur et de foi, peut-être aurions-nous, dans ces pénibles méditations qui durèrent deux années, une révélation curieuse sur le commencement du XIIIe siècle!

Le mot que nous avons déjà cité, et qu'il entendit à Saint-Damian, sembla fixer d'abord les irrésolutions de François. On était dans un siècle où le besoin de construire était presque aussi impérieux que celui de saccager. Les temples s'élevaient ou se rebâtissaient comme par enchantement, et c'était une œuvre pieuse entre toutes et à laquelle se consacraient à l'envi les artistes et les artisans, que de contribuer pour quelques pierres, pour quelques ciselures, à ces immenses cathédrales que nous admirons aujourd'hui. Saint François, interprétant encore dans un sens rigoureusement matériel la révélation qui lui était faite, pensa que Dieu attendait de lui une œuvre de cette nature. Le jeune homme efféminé porta sur ses épaules les lourdes pierres qu'il sollicitait, au milieu de mille railleries, de la piété des fidèles, et l'ambitieux qui avait voulu être roi, se fit maçon. Quelle leçon d'humilité pour le clergé du XIIIe siècle, qui affichait le faste d'un luxe orgueilleux et qui n'a-

vait vaincu la tyrannie féodale que pour en contracter les habitudes dominatrices !

En même temps, François, qui ne séparait point dans son âme l'amour de Dieu et celui des hommes, s'attachait avec un soin tout particulier aux lépreux. On sait dans quelle terrible réclusion le moyen âge les avait renfermés loin du regard des hommes. L'Église était intervenue du moins pour donner à cette séquestration rigoureuse un caractère moins cruel et plus religieux. Ne pouvant introduire dans le monde les victimes de la redoutable maladie, elle avait introduit près d'elles ce qu'il y avait de meilleur dans le monde, les apôtres de la charité courageuse. Non-seulement saint François devint un des assidus des léproseries, mais encore il s'y consacra aux services qui révoltent le plus la délicatesse des sens : on le vit s'agenouiller devant les malades et baiser avec un amour respectueux leurs ulcères. Il y voyait les signes sacrés de la grandeur et de la souffrance humaines. On racontait même qu'un jour, au commencement de sa conversion, passant à cheval dans la plaine qui s'étend au bas de la ville d'Assise, il aperçut un lépreux; son premier mouvement fut de reculer de dégoût, mais bientôt il surmonta cette lâche impression et alla humblement et bravement baiser la main du malheureux en lui donnant l'aumône. A peine eut-il terminé cette sainte action, le pauvre lépreux dis-

parut et les regards de François le cherchèrent vainement dans l'immense étendue; car ce lépreux, dit la légende, c'était Jésus-Christ.

Cependant Bernardone, qui ne comprenait rien aux transports de charité de son fils, lui reprochait à chaque occasion ses largesses vis-à-vis des pauvres et s'irritait de ses tendances à la vie contemplative. Il fit vis-à-vis de saint François ce que le comte d'Aquin devait faire quarante ans plus tard vis-à-vis de saint Thomas : il l'enferma pour l'empêcher de suivre sa vocation religieuse. Délivré par sa mère, le jeune homme sentit s'accroître son ardeur en raison des souffrances que sa foi lui avait coûté. L'amour de Dieu et des hommes, toujours vivant dans ses moindres paroles, comme dans ses moindres actions, était devenu dans son âme une sorte de ravissement sans fin, une effervescence de cœur perpétuelle. Qui n'a lu le *Cid* de Guillem de Castro ? Ce n'est plus le héros de Corneille, taillé à la stoïcienne et sacrifiant une fois pour toutes son amour à son devoir ; c'est une âme qui à chaque instant déborde d'héroïsme, est enivrée de combats et de gloire. Partout des coups d'épée, partout de l'audace, partout de l'enthousiasme, ce délire de la vaillance ; le lecteur peut à peine respirer au milieu de cette explosion de fierté et de grandeur. Saint François est parmi les saints ce que le Cid de Guillem de Castro est parmi les chevaliers. Ses vertus

ont je ne sais quel caractère lyrique qui les met dans un rang à part. Sa vie est un hymne en action. Sa sainteté va parfois jusqu'à ce terme extrême où elle effleure, sans les dépasser, les limites de la raison trop étroites pour elles. Ici, passant par une forêt, aux environs d'Assise, plein de Dieu, il chante ses louanges, jusqu'au milieu des bandits de la montagne, et laissé pour mort dans un fossé, se relève en les chantant encore. Là, dans l'emportement de son amour pour les pauvres, il va à Rome, échange ses riches vêtements contre les haillons d'un mendiant, et pendant tout un jour prend sa place sur le seuil de l'église, heureux de tendre aussi la main à la pitié publique et de s'élever à la dignité de ceux que le monde humilie. Quelque temps après, voyant son père le poursuivre jusque devant l'évêque, il se précipite aux genoux du prélat, renonce à sa succession et se dépouille même de ses vêtements en présence de tous, pour attester le dénûment absolu dans lequel il veut vivre; puis, unissant dans son cœur un désespoir profond de sentir l'amour de son père qui se retire de lui et une confiance touchante en la bonté divine, qui seule lui reste pour le soutenir, il s'écrie au milieu des pleurs universels : « Écoutez et comprenez; jusqu'à présent j'ai appelé Bernardone mon père ; désormais je puis dire hardiment : *Notre Père qui êtes aux cieux et en qui j'ai mis mon trésor et la foi*

de mon espérance ! » A chaque occasion, disons mieux, à chaque heure de sa vie, nous retrouvons dans le patriarche des pauvres cette même ardeur surnaturelle devenue comme l'état normal de son âme.

Dans ces âges féodaux où le pouvoir, l'influence, tous les avantages sociaux ressortaient de l'hérédité et de la famille, il était bon de rappeler qu'il y a à côté, au-dessus de cette famille de chair et de sang qui nous crée des rapports si doux, une famille plus intime encore, parce qu'elle est plus spirituelle, celle qui résulte des rapports nécessaires établis entre les hommes par une foi commune et dans laquelle Dieu seul est le véritable père, parce qu'il est seul la vérité absolue.

Nul n'avait mieux vu que François la nécessité de rappeler au monde ces grandes vérités qui tombaient dans l'oubli, et que ne comprenaient ni les novateurs du XIIIe siècle ni leurs ennemis, les uns, puisqu'ils les exagéraient, les autres, puisqu'ils les niaient. Un jour, se sentant tout endolori des outrages perpétuels de son père, il alla trouver un vieux pauvre, le plus misérable et le plus humilié des pauvres d'Assise, et il lui dit avec tendresse : « Viens, tu seras mon père ; lorsque tu verras mon père Bernardone me maudire, je te dirai : Bénissez-moi, mon père, et tu me béniras ! » Le pauvre mendiant fut sans doute bien fier d'une pareille adoption. Il sui-

vit ponctuellement les ordres de François et celui-ci disait à Bernardone : « Voyez que Dieu peut me donner un père de qui je reçoive des bénédictions pour vos malédictions ! »

Cependant les premières épreuves devaient avoir leur terme et saint François comprit, après deux années de tâtonnements et d'inquiétudes, ce que Dieu attendait de ses efforts. Un jour que poursuivant comme à son ordinaire, le problème de sa vie, il assistait à la messe des apôtres dans l'église de Sainte-Marie des Anges, il entendit ces paroles de l'Évangile : « Ne portez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans votre bourse, ni sac, ni deux vêtements, ni souliers, ni bâton ! » Ce précepte du Christ qui s'appliquait si bien à la situation sociale du XIIIe siècle, fut le trait de lumière pour saint François. « Voilà ce que je cherche, s'écria-t-il, voilà ce que tous mes vœux se proposent de réaliser ! » En même temps, il revêtit le costume des pauvres habitants des Apennins, la tunique gris cendré, avec la corde pour ceinture, et sans bourse, sans bâton, n'ayant aux pieds que des sandales, il alla prêcher à ses concitoyens « la pénitence, la paix, et la liberté des enfants de Dieu ! »

C'est ainsi que se réalisait le rêve de sainte Hildegarde. Préoccupée de la dissolution sociale et religieuse qui menaçait le monde, cette sainte et héroïque vierge avait vu en rêve l'Église sous la forme

d'une femme désolée. Le visage couvert de poussière, elle s'écriait douloureusement : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids, et moi, je n'ai personne pour me consoler et me secourir. Je n'ai pas même de bâton pour m'appuyer ! » A ces mots, Dieu touché de pitié avait suscité un religieux dont la vie semblait reproduire celle même du Christ, tant il avait comme le divin maître l'amour des pauvres et de la pauvreté ; et ce religieux, c'était saint François d'Assise.

Ce rêve et une foule d'autres circonstances merveilleuses étaient avidement commentés par les peuples d'Italie. On s'entretenait surtout du changement inouï qui s'était opéré dans les habitudes de l'ancien bourgeois d'Assise, lorsqu'il s'était converti. Jamais François ne s'était précisément jeté dans une vie de désordres; il y avait en lui je ne sais quelle délicatesse de nature qui répugnait aux excès habituels alors à la jeunesse italienne; mais il s'était livré avec une passion extraordinaire au tumulte des fêtes, aux banquets prolongés dans la nuit, aux compagnies joyeuses et bruyantes des jeunes gens de son âge. Il avait tous les goûts élevés d'un noble cœur; il aimait les arts, la poésie, la musique, sa patrie et la liberté; il avait combattu contre les gibelins de Pérouse et supporté avec une gaieté plus française qu'italienne les ennuis de la captivité; ces qualités étaient

grandes sans doute, et il y ajoutait, nous l'avons vu déjà, une tendresse immense pour tout ce qui était petit, souffrant et pauvre. Mais en même temps il y avait en lui une ardeur si extrême, l'activité qui le dévorait était si fébrile, qu'il dissipait au hasard de si riches trésors. Bien plus, cette délicatesse naturelle de son âme se changeait parfois en orgueil et en ambition; il voulait commander partout et étalait un faste qui scandalisait les yeux sévères. A peine était-il revenu à Dieu, qu'il avait renoncé à tout ce qui avait fait jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans l'enchantement de sa vie. Maintenant habillé en mendiant et pleurant toutes les fois qu'il rencontrait un de ses semblables qui paraissait plus pauvre que lui, n'ayant pas le matin un gîte assuré pour le soir, travaillant rudement des mains ou mendiant sur la route, en butte aux railleries des enfants qui le traitaient de fou, il passait tous les jours à enseigner dans les rues Dieu et la charité, et les nuits à prier. Du reste, rien de cette régularité roide et fixe, de cette marque farouche et orgueilleuse de piété qui glace les peuples: partout où il se présentait une occasion de glorifier le Christ et la sainte pauvreté, il accourait, sympathique à tous ses semblables, se pliant à toutes leurs habitudes, souriant avec ceux qui riaient, pleurant avec ceux qui pleurent, assistant à leurs deuils et quelquefois même à leurs

fêtes, jouant avec les enfants aux jeux les plus humbles, en un mot, entrant le plus possible, par une charité immense, dans la vie de tous et de chacun, afin de faire pénétrer dans leur âme le besoin de la perfection évangélique. Seulement, de temps en temps il se retirait dans la solitude pour méditer, prier et recueillir du ciel, en se rapprochant de lui, les forces dont il avait besoin pour accomplir sa tâche sur la terre.

III.

Les prédications populaires de saint François et des franciscains.

Tel était l'homme qui, en 1208, parcourait l'Italie, tantôt priant dans la solitude, tantôt prêchant les peuples. Les peuples se pressaient sur ses pas, car il avait deviné les vrais besoins de leur âme. Bientôt quelques disciples le suivirent, se déclarant, suivant son expression, les chevaliers de la pauvreté évangélique. Et, pour bien marquer leur mission aux yeux de tous, pour faire connaître au monde qu'ils venaient le racheter en glorifiant en leurs personnes les petits et les humbles, ils s'appelleront les *frères mineurs*.

Ils allaient à travers les forêts et les villages des Apennins, s'exhortant entre eux, recevant et éprouvant les nouveaux disciples, partageant leur

vie en deux moitiés : l'une, qu'ils consacraient à Dieu et à la contemplation; l'autre, qu'ils dévouaient à leurs semblables. Souvent, un voyageur, traversant les grands bois de chênes, apercevait dans une clairière ou sur le pic d'un rocher un de ces nouveaux religieux dont toute l'Italie parlait, qui cachait dans la solitude ses ardentes prières; touché alors, et sentant sa piété s'allumer à une piété si vive, il demandait comme une grâce d'entrer dans l'ordre. D'autres fois, on les voyait passer sans manteau; car au nom du Dieu né pauvre et mort pauvre, quelque mendiant avait obtenu le seul qu'ils pussent posséder.

Quand ils furent au nombre de douze, saint François se demanda s'il devait continuer un ordre purement contemplatif ou fonder un ordre qui, par sa vie active, ses prédications, ses études, ses exemples, ferait circuler partout la séve spirituelle. Il avait présent à ses yeux son but premier, qui était d'honorer et de faire honorer la pauvreté et les pauvres. Mais comment arriver à ce but? Il douta quelque temps, puis supplia quelques-uns de ses religieux de réfléchir à cette question décisive pour l'avenir des frères mineurs.

Quant à lui, bien qu'il fût porté d'une manière toute spéciale à la vie de la méditation, il ne tarda pas à comprendre que son œuvre ne pouvait être une œuvre individuelle et sans rapport avec le

monde. Sans doute, une institution monastique, médiocrement considérable, peut s'en isoler et se borner à prier, à souffrir pour lui. Ces institutions seront le refuge, parfois nécessaire, de ces natures exceptionnelles, comme on en rencontre, qui ne peuvent s'adapter aux lois générales de la société, ou bien de certaines existences brisées à toujours par une irrémédiable douleur. Cependant, si le christianisme comprend ces âmes à part parce qu'il comprend tout, et leur donne un asile, il n'en est pas moins vrai qu'il impose à ses disciples une action non-seulement individuelle, mais collective. Il leur apprend que tous les hommes ont failli dans leur premier père, et que tous sont rachetés dans le second Adam, dans l'Homme-Dieu, en vertu d'une solidarité mystique. Il leur donne pour modèle celui qui, dans sa perfection souveraine, n'avait rien à racheter pour lui-même auprès de la justice éternelle, et qui néanmoins a voulu s'offrir en sacrifice pour l'humanité. Il leur dit que celui qui sauve une âme sauve la sienne, et leur inocule cet esprit de prosélytisme immense qui circule depuis dix-huit siècles dans la société chrétienne et la dilate, sans l'épuiser, jusqu'aux extrémités de la terre. Saint François, qui comprenait d'une façon si intime non-seulement la fraternité humaine, mais encore la fraternité universelle, devait mieux que personne entendre le précepte évangélique de

la solidarité, et il disait souvent à ses disciples : « Faites bien attention, mes frères, que ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous appelle dans sa miséricorde, mais encore pour le salut de beaucoup d'autres. »

Aussi, après avoir médité devant sa conscience et devant Dieu, il conclut que l'ordre nouveau ne devait pas se restreindre à la vie purement contemplative. « Sans doute, dit-il à ses frères, dans la contemplation pure, il y a une sainte union de l'âme avec la vérité et la beauté éternelles ; elle est comme une vie supérieure où notre esprit converse avec les anges. Mais, d'un autre côté, ce qui doit l'emporter sur tout cela aux yeux de Dieu, c'est que son Fils, la sagesse souveraine, est descendu du sein du Père pour le salut des âmes ; et, parce que nous devons tout faire à son image, il semble que Dieu préfère que nous quittions parfois le repos de la méditation intérieure pour travailler au dehors. »

Pendant ce temps, le messager qui avait été consulter les religieux revenait à Sainte-Marie des Anges ; il y rapportait la réponse que saint François avait déjà trouvée dans l'Évangile et dans son cœur. « Allons, allons, au nom du Seigneur, » s'écria le saint dans un accès soudain d'enthousiasme ; et aussitôt les frères mineurs se répandirent dans le monde pour le ramener à l'amour de

Dieu et au respect de la pauvreté. Ils devinrent ce qu'ils devaient être pendant trois siècles, les orateurs populaires de l'Italie, de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre, des Flandres et de l'Allemagne.

Ce n'est peut-être pas une des moindres lacunes de l'histoire de l'Italie et du XIIIe siècle, que le peu de renseignements qu'on a pu recueillir jusqu'ici sur les sermons de ces pauvres moines, qui ne furent pas de médiocres adversaires des Césars et de la tyrannie féodale au moyen âge. Nous savons que les peuples se pressaient en multitudes innombrables sur les pas de saint François, et plus tard de saint Antoine de Padoue et du bienheureux Jean de Vicence, ses continuateurs. La nuit, des bourgades et des villes entières, hommes, enfants, vieillards, les suivaient, par les routes et par les campagnes, avec des branches de pin enflammées, pour pouvoir les entendre au soleil levant. Malheureusement nous n'avons plus que quelques fragments épars de ces harangues à la fois religieuses et politiques. Néanmoins il nous en reste assez pour que nous puissions assigner les deux caractères les plus saillants qui les distinguent, et qui leur ont donné une influence décisive sur les destinées de l'Italie et peut-être de l'Europe.

Harangues à la fois religieuses et politiques, disions-nous tout à l'heure. Il faut bien s'entendre.

Lorsque ces pieux apôtres populaires avaient médité profondément, et avec leur cœur aussi bien qu'avec leur esprit, sur les perfections divines, ils ne prenaient pas parti dans les misérables querelles qui alors agitaient, bouleversaient les mille cités de l'Italie. Ils ne comprenaient, ils n'aimaient, ils ne prêchaient que deux choses : la concorde et la liberté, la liberté à l'intérieur, la liberté contre l'étranger. C'était là leur seule politique ; mais n'est-ce pas la première de toutes, et la plus féconde?

On devine sans peine qu'avec le caractère évangélique de François et ce sentiment de l'universelle fraternité qui débordait dans ses paroles comme dans son cœur, c'était la concorde qu'il recommandait avant toute chose. Et puis, outre sa valeur en elle-même, n'était-elle pas, pour l'Italie, n'est-elle pas toujours et en tout lieu la première condition de l'indépendance : la paix et l'unité! C'était la grande préoccupation des âmes généreuses au moyen âge. Le peuple italien, plus que tous les autres, aspirait à ce but qu'il ne devait pas atteindre, mais qu'il rêve depuis trop de siècles pour que cet éternel désir ne se réalise pas un jour. A la naissance de François, un homme de Pise, que les légendes regardent comme son saint Jean-Baptiste, avait parcouru les rues d'Assise en criant : *La paix et le bien! le bien et la paix!* C'était ce

cri populaire que le saint mendiant venait répéter et sanctifier, pour ainsi dire, au milieu des dissensions constantes qui non-seulement armaient les unes contre les autres toutes les villes italiennes, mais encore faisaient de chacune d'elles une arène toujours ouverte, où l'évêque, les seigneurs, les marchands, le peuple, et les *blancs* et les *noirs*, et les guelfes et les gibelins, unis ou séparés, guerroyant ou coalisés, exilant ou exilés, et passant de la hideuse licence à la tyrannie plus hideuse encore, s'arrachaient, se disputaient, se reprenaient, dans de sanglantes alternatives, les lambeaux déchirés du pouvoir.

Ce qu'il y eut d'admirable dans saint François et dans ses disciples, c'est qu'au milieu de ces passions rivales, dont nous trouvons tant d'échos dans la *Divine Comédie*, ils eurent la force (chose difficile) de rester neutres. Ils ne disaient point : De ce côté est l'ordre, la sécurité, le respect sincère des principes sociaux ; de l'autre est l'irréligion et le mal. Il leur suffisait de faire descendre leurs bénédictions et leurs prières sur tous les fronts, afin d'inspirer à tous les cœurs une mutuelle tolérance.

Certes, c'était lorsque la guerre éclatait entre le clergé et les laïques qu'il semblait assez naturel que les frères mineurs prissent parti. Mais ils se gardaient bien de confondre les intérêts de la religion et les intérêts ecclésiastiques. Saint François

ne consentit jamais à sortir de l'esprit de conciliation qui l'animait, fût-ce au profit des évêques qui avaient le plus énergiquement soutenu son ordre. Celui d'Assise, auquel il devait la toute-puissante protection du cardinal de Sainte-Sabine, s'était engagé dans une lutte violente contre les magistrats de la ville. L'interdit avait été lancé ; les menaces s'échangeaient de part et d'autre ; le sang pouvait couler. Que fit saint François ? Déclara-t-il hérétiques les citoyens qui combattaient leur prélat ? Les damna-t-il, du haut de sa chaire, comme des rebelles qui avaient perdu le respect de l'autorité, et sur lesquels il fallait faire peser le joug salutaire du despotisme théocratique ? Non, ce n'était pas à ces violences et à ces abus de la force que le sollicitait son esprit vraiment et saintement évangélique. Voici ce qu'il fit.

Naguère, dans un de ses ravissements d'enthousiasme en face de la nature, à travers laquelle son âme sentait Dieu, il avait composé ce *Cantique du Soleil* qui devait être célèbre par toute l'Italie.

« Très-haut, très-puissant et bon Seigneur, à vous les louanges, la gloire et les honneurs ! à vous toute bénédiction ! De vous seul tout vient, à vous seul tout revient. Et nul homme n'est digne de vous nommer !

« Soyez loué, mon Dieu, avec toutes les créatures, et surtout à cause de monseigneur notre

frère le soleil; c'est par lui que brille le jour qui nous illumine; il est beau et rayonne dans sa splendeur; il est votre signe, ô Seigneur!

« Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur la lune et pour les étoiles; vous les avez formées dans les cieux, claires et belles!

« Soyez loué, mon Dieu, pour notre sœur l'eau; elle est utile et humble, précieuse et chaste!

« Soyez loué, mon Dieu, pour notre frère le feu : il illumine les ténèbres; il est beau, agréable, vigoureux, toujours alerte!

« Soyez loué, mon Dieu, pour notre mère la terre, qui nous soutient; elle enfante et les fruits et les herbes et les fleurs diaprées! »

Ce cantique était l'hymne favori de François, « Et il s'esjouissoit fort, dit la *Chronique des mineurs*, quand il le voyoit chanter avec grâce et ferveur; car l'oyant il eslevoit merveilleusement son esprit en Dieu. » Au moment où la querelle était le plus vive, il ajouta la strophe suivante :

« Soyez béni, mon Dieu, pour ceux qui pardonnent au nom de votre amour, et qui supportent les misères et les tribulations! Bienheureux ceux qui savent vivre en paix! le ciel les couronnera! »

Puis, plusieurs religieux furent chargés d'aller alternativement chanter en chœur, auprès des magistrats et auprès de l'évêque, l'hymne ainsi complété.

Les deux partis crurent à l'apôtre de la concorde et conclurent la paix.

Ce n'est pas en vain que le Christ a dit : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre ! » L'expérience et le raisonnement démontrent qu'il n'y a qu'une puissance véritable parmi les hommes, et ce n'est pas la force brutale qui les écrase sans les unir ; c'est la mansuétude d'âme qui peut tout, parce qu'en pacifiant et en conciliant tout, elle organise tout. En planant, comme ils le faisaient, au-dessus de toutes les rivalités pour les apaiser toutes, en tendant leurs mains à toutes les passions haineuses pour les faire disparaître dans un amour commun de Dieu et de la patrie italienne, saint François et ses frères acquirent une influence prodigieuse, et dont le pouvoir trop court d'O'Connel ne présente qu'une faible image. « J'ai vu, dit un étudiant de Bologne, témoin oculaire des faits qu'il rapporte, j'ai vu, le jour de l'Assomption de la Mère de Dieu, saint François prêcher sur la place, devant le petit palais où presque toute la ville était réunie. Il parla successivement des anges, des hommes, des démons ; il fit connaître les natures spirituelles avec tant d'exactitude et d'éloquence, que les lettrés qui l'écoutaient étaient surpris d'un tel discours dans un homme si simple. Du reste, il ne suivit pas la méthode ordinaire des prédicateurs. Son discours

était plutôt une harangue comme en font les orateurs populaires. Il ne parla, comme conclusion dernière, que de l'extinction des haines et de l'urgence de conclure des traités de paix et des pactes d'union. Son vêtement était sale et en lambeaux; sa personne chétive, son visage pâle; mais Dieu donnait une puissance inouïe à ses paroles. Il convertit même des nobles, dont la fureur sans bornes et la cruauté sans frein, avaient ensanglanté le pays, et parmi lesquels beaucoup se réconcilièrent. L'amour et la vénération pour le saint étaient universels : hommes, femmes, tous se précipitaient en foule devant ses pas, et bienheureux se trouvaient ceux qui pouvaient seulement toucher le bas de sa robe. »

Saint Antoine de Padoue et le bienheureux Jean de Vicence [1] suivirent les traces d'un si grand maître, et ils recueillirent la même popularité. Autour d'eux, sur les places, dans les plaines, sur le penchant des collines, dans les prairies, aux bords des fleuves, les foules arrivaient, s'accumulaient, se condensaient; toutes les routes étaient obstruées au loin par les pieux voyageurs. Alors les apôtres de la charité et de l'unité tonnaient contre l'orgueil et les dissensions civiles; ils allaient, comme nous le racontent les contemporains, s'écriant parmi la

1. Jean de Vicence était dominicain, mais il se rattache, par ses idées et par ses prédications, à la tradition franciscaine.

multitude : « O mes frères, que la paix règne parmi vous! car la paix, c'est la justice! la paix, c'est la liberté, la liberté tranquille! »

Et, après avoir écouté avec recueillement ces paroles de réconciliation, les peuples se jetaient avec une impétuosité indicible aux pieds du prédicateur; ils baisaient ses mains qui les bénissaient; ils l'entouraient; ils le pressaient de leurs flots toujours grossissants; et il fallait parfois des hommes vigoureux et bien armés pour l'arracher aux périlleuses étreintes de ces milliers d'enthousiastes.

Du reste, ce n'était pas seulement à des démonstrations tumultueuses qu'aboutissait cet immense concours. On vit des partis ou des villes, émus par la parole évangélique, concevoir (chose rare et difficile!) la nécessité de la clémence et renvoyer libres les captifs; on vit les usuriers contraints par l'indignation publique, qui prenait fait et cause pour les petits et les pauvres, à restituer le fruit honteux de leur rapine; on vit les habitants de Bologne, de Padoue, d'Ancône, de Trévise, suivre partout les disciples de François, protestant qu'ils n'auraient plus d'autre parti que celui de l'Évangile, et ne rentrant dans leurs murs que pour y rétablir la paix. On vit même, un jour, sous l'influence de ces généreuses prédications, les villes de la Lombardie envoyer des députés à un congrès solennel où l'on régla les intérêts com-

muns, et qui aboutit à une sorte de ligue de la concorde et à un traité de paix, monument glorieux de la puissance de la parole et des idées conciliatrices sur les peuples chrétiens. C'était un des premiers essais d'une fédération italienne; et cet essai était sorti, pour ainsi dire, tout naturellement, de la prédication évangélique et de l'ardente charité de saint François et de ses disciples.

C'était aussi cette même charité qui animait leurs discours, lorsqu'ils prêchaient avec une ardente énergie non-seulement la concorde, mais encore la liberté de l'Italie. Saint François ne voulait pas, et avec raison, intervenir dans ces débats politiques, où sa vertu aurait laissé quelque chose de sa pureté, où sa charité universelle aurait pu être tentée de restreindre à quelques-uns les bénédictions qu'elle devait et voulait répandre sur tous.

Mais ce n'est pas épouser une faction que d'aimer son pays avec l'énergie indomptable d'une âme sainte, et de se sentir au cœur des haines vigoureuses, immortelles contre tout ce qui lui apporte la corruption et l'asservissement. Voilà pourquoi les prédicateurs franciscains du XIIIe siècle, qui répugnaient tant à la guerre, quelle qu'elle fût, n'en déclarèrent pas moins, soit au despotisme allemand, soit aux tyrans intérieurs qui violaient la liberté des villes républicaines de l'Italie, une guerre implacable. Lorsque Otto de Brunswick se

fit couronner par Innocent III, et passa près du monastère de Sainte-Marie, François ne déposa point aux pieds du César parjure et assassin, des hommages qui lui auraient semblé une tache ineffaçable dans sa vie; bien plus, il fit défense à ses frères d'aller voir, en simples curieux, le cortége du despote. Plus tard, lorsque Frédéric II, jeune encore, traversa l'Italie en faisant mille protestations hypocrites de dévouement à la cause du catholicisme et de l'Italie, François démêla ses secrètes intentions et lui envoya dire par un de ses disciples, qu'il ne tarderait pas à être dépouillé de sa gloire et de sa puissance.

Cet amour de la liberté, qu'il inspirait à ses frères par son exemple, devait porter de glorieux fruits. Quelque temps après sa mort, on vit les affiliés de son ordre[1], femmes même et enfants, descendre sur la place publique, et proclamer la guerre sainte contre la tyrannie des empereurs. Telle fut notamment cette sainte Rose, de Viterbe, qui, héroïne dès le berceau, parcourait, toute petite, les rues de la ville en parlant de liberté. Sa voix enfantine ranimait le courage endormi des hommes, et les conviait à briser le joug. A l'âge de neuf ans, elle fit peur au tout-puissant empereur Frédéric II, et obtint les honneurs douloureux de

1. C'étaient les membres du tiers ordre (voy. le chap. VI).

l'exil. Trois ans après, la jeune proscrite, mourait au milieu des pleurs unanimes de l'Italie, pouvant offrir à Dieu et à son pays une vie courte de jours, mais pleine d'actions saintement viriles; et longtemps après sa mort, quand les peuples de Viterbe et de Poggio voulaient retremper leur valeur, ils allaient en pèlerinage contempler les belles roses blanches qui fleurissaient sur le tombeau du tribun virginal.

Saint Antoine de Padoue qui est resté à si bon droit le patron populaire de l'Italie et du Portugal, ne montrait pas moins de zèle contre les petits tyrans d'Italie, que pour la concorde et la paix. Le féroce Eccelino faisait alors peser sur Padoue et sur Vérone, une implacable tyrannie. Soutenu par Frédéric, et au mépris de ses serments, il avait surpris les magistrats chargés de défendre la liberté de ces deux villes, puis, massacrant ou exilant tous les hommes d'énergie, il était arrivé par une accumulation inouïe de crimes, à répandre partout cette terreur morne qui étouffe, pour un instant, le sens moral des peuples. Tout tremblait, et même le lâche troupeau des âmes sans remords approuvait honteusement, ou du moins laissait passer, sans rien dire, les excès les plus abominables. Antoine seul conserve son courage, il entre dans le palais, traverse les soldats, stupides et féroces instruments des crimes du maître, pénètre jusqu'à lui et lui

crie : « Je vois peser sur ta tête, tyran sans pitié, chien plein de rage (*rabide canis*), je vois peser sur ta tête l'effroyable sentence de Dieu ! Quand seras-tu donc las de répandre le sang des innocents ? » Puis il lui reproche, avec l'audace de la sainteté, les dilapidations, les assassinats juridiques ou non juridiques qu'il a fait commettre par ses satellites, les spoliations dont il s'est rendu coupable, les droits qu'il a volés aux peuples libres d'Italie, le joug intolérable dont il les a accablés. Le tyran écouta, atterré et pâlissant, cette harangue vengeresse ; il lui semblait voir, comme il le dit lui-même, dans les yeux du tribun franciscain, un rayon de la majesté divine. Antoine, à la stupéfaction de tous les assistants, sortit sain et sauf du palais. Le crime reconnaissait en lui l'ascendant de la vertu, et c'était à son tour de trembler.

Néanmoins Eccelino revint bientôt de son effroi, et se rejeta avec ses courtisans et ses courtisanes dans cette orgie de vin et de sang qu'il appelait son règne. Antoine qui ne craignait rien, parce qu'il était détaché de tout, prêcha publiquement contre ses cruautés. Le tyran n'osa pas l'arrêter ou l'exiler, de peur sans doute d'exciter le mécontentement des peuples ; mais il essaya de le corrompre. « Il lui envoya un présent, dit la *Chronique des mineurs*, par quelques-uns des siens.... Eux ayant présenté au saint le présent qui était de grande

valeur, avec la plus grande humilité qu'ils pussent feindre, le priant d'accepter ce peu de charité qu'Eccelino lui faisait, et qu'il priât Dieu pour lui; ils éprouvèrent quel il était, car il leur répondit : — Dieu me garde de recevoir ce présent qui n'est que le sang des pauvres de Jésus-Christ dont il doit rendre compte très-étroit à Jésus-Christ; et par ce, sortez vite d'ici, de peur que cette maison ne tombe pour vous accabler, ou que la terre s'ouvrant ne vous engloutisse! »

Énergiques défenseurs de la dignité humaine devant la tyrannie des Eccelino, les franciscains la défendaient aussi contre les excès et les abus de pouvoir d'une partie du clergé, qui alors s'était malheureusement laissé envahir par l'esprit aristocratique et féodal. Ils ne pensaient pas qu'il fallût cacher aux yeux des peuples ce que cette tyrannie sacrée avait de répréhensible et d'odieux; ils estimaient, et non sans raison, qu'il était heureux pour le christianisme que des attentats commis en son nom fussent flétris par des lèvres chrétiennes, afin que dans ces attentats on vît la faute des hommes et non pas celle de la religion. Aussi ne perdaient-il pas une occasion de dénoncer à l'indignation publique ces faux prêtres qui brisent le précepte de la fraternité par leur orgueil, par leur avarice, par leur flexibilité scandaleuse devant les grands de la terre.

« L'évêque de ce temps-ci, s'écriait l'énergique prédicateur dans son langage symbolique, l'évêque de ce temps-ci est semblable à Balaam assis sur son ânesse, et qui ne voyait pas l'ange qu'apercevait cet animal. Qu'est-ce à dire? Balaam représente celui qui rompt les liens de la fraternité, qui trouble les peuples, qui opprime et dévore les petits. C'est ce que fait l'évêque sans sagesse, lorsque, par sa folie, il jette le trouble parmi les nations, et que, par son avarice, il dévore leur substance. Il ne voit pas, celui-là, l'ange de Dieu.... Mais le peuple simple, dont la foi est droite et les actions pures, voit l'ange du grand conseil; il connaît, il aime le Fils de Dieu. »

« On voit monter, disait-il dans une autre occasion, on voit monter au mont Thabor, c'est-à-dire à l'autel, des prêtres, disons mieux, des marchands qui étendent dans les lieux sacrés les filets de leur avarice pour y prendre.... quoi? de l'or! Ils célèbrent la messe pour de l'argent; s'ils croyaient n'être pas payés, ils ne la célébreraient point; et c'est ainsi que le sacrement du salut n'est plus qu'un aliment pour la honteuse cupidité de ces âmes de boue!... Ah! qu'il y a loin de tous ces hommes au bon prêtre, au véritable évêque! »

Ainsi parlait presque tous les jours le saint prédicateur; puis, après avoir fait un tableau saisissant des vices du clergé, après avoir représenté, en

traits énergiques, « ces spéculateurs de l'Église, ces aveugles privés de la vie et de la science, *qui ne connaissent point de mesure et crient toujours : Apporte, apporte,* » il se tournait vers eux avec son courage qui ne s'étonnait de rien, et leur disait : « Voilà ce que vous êtes aujourd'hui, mais demain une éternité de souffrances vous enveloppera de toutes parts ! »

On peut le voir par les trop courts fragments que nous avons cités, ce ne fut pas un fait d'une médiocre importance dans l'histoire du XIIIe siècle que cette prédication populaire de saint François et de ses disciples. Dans toutes les chaires, dans tous les carrefours, au pied de tous les rochers, aux abords de tous les villages, sur les places publiques de toutes les villes d'Italie, ils firent retentir ces deux grands mots de concorde et de liberté qu'on ne prononce jamais en vain. Aujourd'hui que l'imprimerie a ôté à la voix humaine une partie de son empire, nous ne pouvons que difficilement nous faire une idée de l'influence qu'exercèrent par la magistrature de la parole ces amis ardents de la concorde italienne, ces défenseurs de l'indépendance des peuples. Cependant qu'on se représente la vaste influence de la presse quotidienne en Europe depuis soixante ans ; qu'on y ajoute celle du livre, moins largement répandue, mais plus profonde et plus durable ; qu'on les

multiplie toutes deux par la puissance qui a toujours appartenu et appartiendra toujours à ceux qui parlent au nom du Christ, et l'on pourra imaginer, dans certaines limites, le rôle gigantesque de ces moines mendiants, vrais journalistes de l'époque, publicistes sacrés, tribuns religieux, dont les prédications remuaient les peuples du moyen âge, comme la presse quotidienne remue les peuples modernes. Le fils spirituel de saint François, l'orateur populaire, arrivait en face de l'hôtel de ville avec la corde traînante de sa robe de bure; il sonnait lui-même du cor : aussitôt la foule se précipitait, puis le silence succédait à l'agitation; et quand le saint avait parlé, à sa voix on envoyait des ambassadeurs pour conclure la paix avec une cité voisine, on se réconciliait entre blancs et noirs; ou bien l'on s'enrôlait pour la défense de l'Italie contre un empereur parjure et liberticide; ou bien encore l'on délivrait les prisonniers pour dettes, retenus dans les tortures du cachot par l'avarice de quelques usuriers; parfois même on dépassait de beaucoup les intentions de l'apôtre, et l'on allait brûler la maison de quelque Laudulph, qui avait longtemps pressuré et pillé le peuple. Repassez dans votre imagination les rêves innombrables de la vie populaire de l'Italie au XIIIe et au XIVe siècle, vous êtes sûr de trouver toujours, mêlé à l'action, un franciscain qui prêche. Et du reste, pour que

ces idées d'unité nationale et de liberté, qu'il est si difficile à la faiblesse humaine de comprendre clairement et d'aimer d'un amour sérieux, commençassent à illuminer l'intelligence et le cœur des nations, ne fallait-il pas qu'elles fussent sans cesse présentes et vivantes dans cette prédication en tous lieux, qui enchaîna pendant trois cents ans l'attention populaire?... Sous ce rapport, l'Europe moderne ne sait pas tout ce qu'elle doit à saint François.

IV.

Saint François devant Innocent III.

Saint François avait gagné son procès auprès des peuples par ses hardies prédications; il fallait, pour accomplir son œuvre et pour réconcilier le siècle et l'Église, qu'il le gagnât aussi auprès du souverain pontife. Lorsqu'il eut réuni un certain nombre de disciples, il alla à Rome solliciter pour son ordre l'approbation qui lui était nécessaire.

Il devait y rencontrer de nombreuses oppositions. Innocent III régnait alors : génie indomptable, vaste et souveraine intelligence qui comprenait les grandeurs de la pensée humaine et travaillait avec passion à l'abaissement légitime de la tyrannie impériale, mais nourri dans des sentiments théocratiques qui obscurcissaient en lui la lumière

de l'Évangile, et effrayé outre mesure des hérésies qui déchiraient le monde catholique; car il n'avait le secret ni de leur force ni de leur faiblesse. Toute nouveauté passait aisément à ses yeux pour un crime contre la religion et contre l'ordre social. Ajoutons à cela que les raisons mêmes qui rendaient l'institution des frères mineurs si nécessaire, la rendaient facilement odieuse. Elle reposait sur ce principe, que dans le mouvement immense qui emportait l'Europe, il y avait quelque chose de profondément chrétien et de réellement acceptable. Les esprits exclusifs et intolérants ne pouvaient donc la voir sans une secrète appréhension. Lorsqu'on brûlait les *pauvres de Lyon*[1], les mendiants d'Assise devaient être suspects. Il fut donc aisé de circonvenir Innocent, et on lui représenta les religieux nouveaux, sinon comme des hérétiques, du moins comme des téméraires dont le zèle naïvement dangereux donnait des armes à l'hérésie.

Innocent III se promenait sur les vastes terrasses du palais de Latran, rêvant l'empire du monde et méditant avec la ruine des novateurs l'asservissement de toutes les puissances séculières, lorsqu'un pèlerin revêtu d'une robe grossière, ceint d'une corde, aux sandales poudreuses, à la parole

1. Les *pauvres de Lyon*, nommés aussi *vaudois*, étaient une secte particulière de l'hérésie albigeoise.

naïve et abrupte, vint l'entretenir de l'humilité profonde qui convenait aux chrétiens et de la souveraine perfection de la pauvreté. Ce pèlerin, c'était saint François. Qu'on s'imagine la singulière entrevue de ces deux illustres représentants de l'esprit théocratique et de l'esprit évangélique! Ce qui devait arriver, arriva. Malgré la recommandation puissante du cardinal Jean de Saint-Paul, évêque de Sabine, François fut froidement accueilli, et il put croire un instant que son institution serait désapprouvée.

Cependant son heure était venue. L'Église, d'après les règles de la prévision humaine, était si compromise, qu'il fallait bien accepter tous les secours, quels qu'ils fussent. Il y avait, d'ailleurs, parmi les cardinaux, un parti puissant qui fit élire plus tard Grégoire IX et qui voulait sauver la société et le catholicisme, non par le sang répandu, mais par une réforme intérieure du clergé. Ce parti remporta une demi-victoire, et sans obtenir d'Innocent III qu'il publiât en faveur des nouveaux religieux une approbation solennelle, lui arracha, du moins, la promesse d'examiner leurs statuts et leurs intentions.

Pour expliquer le brusque changement qui s'opéra en quelques jours dans l'esprit du souverain pontife, la légende racontait qu'il avait eu, coup sur coup, deux rêves mystérieux. La nuit même

qui succéda à son premier entretien avec François, il avait vu une petite palme bien humble et que tous les passants méprisaient; et cette petite palme, grandissant peu à peu, était comme un grand arbre dont les rameaux ombrageaient toute la chrétienté. Or, que pouvait être la palme dédaignée, sinon le mendiant d'Assise, et l'arbre gigantesque, sinon l'ordre des frères mineurs? La nuit suivante, Innocent aperçut, dans son sommeil, la basilique de Latran près de s'écrouler sur sa tête, fidèle image de l'Église chancelante; et tandis qu'il tremblait de sa chute prochaine, le même mendiant était arrivé, et son bras avait soutenu le saint édifice. Un songe pareil n'avait pas besoin de commentaire.

Quoi qu'il en soit, le souverain pontife fit appeler saint François, l'interrogea et l'admit à expliquer ses desseins et sa règle au milieu des cardinaux. L'épreuve devait être décisive, et plusieurs membres de l'auguste conseil annonçaient hautement leurs préventions. Quelques-uns objectaient que les statuts des frères mineurs étaient nouveaux et que dès lors ils menaçaient l'orthodoxie. D'autres, se plaçant à un point de vue différent, soutenaient que les rigueurs qu'ils consacraient les rendaient déraisonnables et chimériques.

C'était la première de ces raisons qui touchait le plus vivement les cardinaux, et saint François comprit tout de suite la nécessité de répondre

d'une manière persuasive sur un grief aussi grave. Mais par quels moyens convaincre, entraîner des théologiens nourris dans de longues préventions, armés d'arguments subtils et effrayés par le débordement des innovations? Le pauvre moine n'avait pas à son service, dans une circonstance si décisive, les ressources de la dialectique; mais il était pénétré de l'Évangile et de son esprit : il fit une courte prière avant de répondre, puis développa la parabole suivante :

« Très-Saint-Père, dit-il, une fille très-belle, mais extrêmement pauvre, demeurait dans le désert. Un roi la vit, et, charmé de sa beauté, l'épousa. Il demeura quelques années avec elle et en eut des enfants qui rappelaient leur père par leurs traits et leur mère par l'éclat de leur beauté. La mère nourrit ses enfants avec un soin extrême, et quand ils furent grands, elle leur dit : — Mes enfants, c'est un roi qui est votre père et il vous donnera tout ce qui vous est nécessaire. — Les enfants arrivèrent donc à la cour, et le roi voyant leur beauté, leur dit: — De qui êtes-vous fils? — Et quand ils eurent répondu : — Nous sommes les fils de la pauvre femme qui habite au désert, — le roi les embrassa avec beaucoup de joie et leur dit : — Vous êtes mes enfants, n'ayez plus de crainte! Que si des étrangers vivent de ma table, combien aurai-je plus de soin de mes fils? — Ce

grand roi, ô Saint-Père, c'est notre seigneur Jésus-Christ; cette fille très-belle, c'est la pauvreté, qui partout rebutée et dédaignée partout, vivait en ce monde comme dans un désert. Le roi suprême, descendant du ciel sur la terre, ressentit un tel amour pour elle, qu'il l'épousa dans la crèche. Il en eut plusieurs enfants dans le désert de ce monde, les apôtres, les anachorètes, les cénobites et quantité d'autres qui ont embrassé volontairement la pauvreté. Et quand cette bonne mère les eut envoyés au roi du ciel, avec le signe de sa pauvreté royale, de son humilité, de son obéissance, lui les a reçus avec bonté, et leur promettant de les nourrir, leur a dit: — Moi qui fais lever mon soleil sur les justes et sur les pécheurs, moi qui donne à toute créature ce qui lui est nécessaire, combien mettrai-je plus de sollicitude à soigner mes enfants! »

Rien de plus touchant que cette parabole qui exprime une confiance sainte, une foi sans réserve en la bonté divine; mais aussi rien de plus adroit et de mieux approprié aux circonstances. Saint François s'y présentait non comme un novateur dangereux, mais comme le continuateur de cette longue série de cénobites et de saints qui avaient été l'appui du catholicisme, la gloire de l'orthodoxie. Aussi Innocent III, frappé des considérations si simples et en même temps si habiles

qu'avait développées le patriarche des pauvres, s'écria : « En vérité, c'est bien cet homme qui est appelé à soutenir et à réparer l'Église de Dieu ! »

Après de telles paroles il ne restait plus qu'à conclure. L'évêque de Sabine se leva et dit : « Si nous rejetons la demande de ce pauvre, en disant que sa règle est nouvelle et difficile, prenons garde de rejeter l'Évangile même ; car la règle dont il demande l'approbation est conforme à l'enseignement de l'Évangile ; et dire que la perfection évangélique contient quelque chose de déraisonnable et d'irréalisable, c'est s'élever contre l'auteur de l'Évangile, c'est blasphémer Jésus-Christ. »

Saint François et le parti des réformes appuyés sur d'aussi fortes raisons devaient l'emporter sur toutes les répugnances. Le souverain pontife, touché jusqu'au fond de l'âme, bien qu'hésitant encore, laissa l'apôtre de la pauvreté se précipiter à ses pieds, lui jurer une soumission dévouée, et, sans lui donner une approbation écrite et solennelle, autorisa du moins verbalement la règle qu'il avait instituée [1].

Cette simple tolérance suffit aux frères mineurs, parce qu'ils avaient derrière eux l'appui énergique de l'Italie. Ils existaient à peine depuis deux ans

1. Jamais Innocent III ne voulut aller au delà d'une simple autorisation verbale, et, comme dit un contemporain, il se montra toujours assez défiant (*durus*) vis-à-vis des ordres nouveaux.

et déjà leur popularité était si grande que les bénédictins de Monte Subazio s'empressèrent de leur donner, par un acte solennel, l'église de Sainte-Marie des Anges ou de la Pozziuncula. Cette église devint bientôt le centre d'un mouvement immense de population. C'est là que se rendaient en foule pauvres et riches, clercs et ignorants, qui venaient, eux aussi, à la voix du saint fondateur, s'unir à la pauvreté évangélique, imiter le Christ, et glorifier la condition commune de l'humanité.

Saint François s'occupa alors de faire pour les femmes ce qu'il avait fait si heureusement pour les hommes, et de les initier, elles aussi, à la vie du renoncement absolu. Sainte Claire, qui habitait Assise, avait pu, mieux que personne, admirer les admirables effets de la nouvelle règle. Mais sa famille, riche et puissante, s'opposait à ses desseins. Un soir, elle sortit secrètement de la maison paternelle, et, devant l'autel de Marie immaculée, elle revêtit l'habit de la pénitence et de la pauvreté. Sa sœur Agnès ne tarda pas à suivre son exemple. Grande fureur aussitôt parmi les parents des deux jeunes recluses. Ils arment une bande de soldats; commandée par eux, cette troupe grossière obéit avec une servilité brutale aux ordres de ses chefs; elle se présente devant le saint asile, enfonce les portes, pénètre dans les chastes cellules, découvre enfin Agnès, et, la saisissant par les cheveux, l'ar-

rache à son refuge, non sans l'accabler des plus indignes traitements. Mais Agnès fut en vain ramenée par la violence dans sa famille. Elle trouva un moyen de s'enfuir de nouveau au monastère. Les deux sœurs qui avaient si cruellement souffert pour la liberté religieuse n'eurent plus désormais qu'une ambition, celle d'obtenir du saint-siége le privilége de l'abnégation complète et de la complète pauvreté. Innocent III, dans sa défiance, ne le leur accorda que d'une manière verbale, et la consécration solennelle de l'ordre fut ajournée jusqu'au pontificat d'Innocent IV.

Cependant animées du même esprit et répondant aux mêmes besoins, les deux institutions des mineurs et des *clarisses* prirent un rapide accroissement. La prodigieuse activité de saint François suffisait à la gestion immense d'une association nouvelle, d'une double association répandue par toute la terre, et ayant à lutter non-seulement contre le fanatisme de l'impiété, mais encore contre l'intolérance étroite de certains orthodoxes. Cloué dans sa cellule par la fièvre, son inaction forcée le dévorait; il écrivait lettres sur lettres; il aurait voulu être partout, pour susciter partout l'esprit d'abnégation et l'amour de la pauvreté.

A peine fut-il un peu remis qu'il résolut d'aller en Orient annoncer l'Évangile. Il traversa l'Italie, les Alpes, la France, la Navarre. Toujours en avant

de ses compagnons de route, il semblait, dit un contemporain, être ivre de Dieu et voler plutôt que marcher. Arrivé à Burgos et lorsqu'il était sur le point de passer en Afrique, il fut arrêté par une violente maladie; il lui fallut revenir à Assise; mais de nombreux disciples s'étaient joints à lui, et Alphonse IX de Castille l'avait autorisé à établir son ordre dans ses États.

A son retour, en 1215, il trouva son institution solennellement approuvée. Innocent III avait déclaré, dans le concile de Latran, que bien qu'il n'eût pas donné de bulle expresse, il voyait sans déplaisir l'ordre nouveau et l'extension considérable qu'il avait prise. Les frères mineurs eurent donc désormais dans l'Église une existence officielle, et saint François les réunit pour la première fois en chapitre général. Alors ces humbles conquérants, qui se proposaient d'établir le règne de la paix et de la parole, se partagèrent le monde. Des ministres furent nommés pour les différentes parties de l'Italie, pour la Provence, pour l'Espagne, pour la haute et pour la basse Allemagne et pour l'Angleterre. Saint François, qui avait une prédilection toute particulière pour la France et pour l'Université de Paris, se réserva cette dernière mission. Au moment des adieux, il adressa à ceux qui partaient cette admirable allocution :

« Au nom du Seigneur, allez, marchant deux à

deux avec modestie et humilité, gardant le silence depuis le matin jusqu'après tierce, et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende point parmi vous de parole inutile et vaine. Que pendant votre voyage votre conduite soit aussi humble et aussi pure que si vous étiez dans un ermitage ou dans votre cellule; car, en quelque lieu que nous soyons, nous avons toujours avec nous notre cellule. Cette cellule, c'est notre frère le corps, et l'âme est l'ermite qui y demeure pour contempler Dieu et le prier ; que si l'âme d'un religieux ne demeure pas en paix dans la cellule du corps, les cellules extérieures lui serviront de peu. Que vos procédés vis-à-vis de vos semblables soient tels que quiconque vous verra ou vous entendra éprouve une émotion de piété et bénisse le Père céleste à qui toute gloire appartient. Prêchez la paix à tous ; mais que la paix soit encore plus dans votre cœur que sur vos lèvres. Ne soyez pour personne et d'aucune manière une occasion de colère ou de scandale ; au contraire, que votre douceur incline tout le monde à la mansuétude, à l'union, à la concorde. Notre mission est de guérir les blessés, de consoler les affligés, de reconduire ceux qui s'égarent, et, sachez-le, plusieurs paraissent être les membres du démon, qui seront un jour les membres de Jésus-Christ. »

Que l'on médite surtout ces dernières phrases ;

qui sont une exhortation manifeste à la tolérance et à la charité vis-à-vis des hérétiques, et qu'on les compare au mot cruel du légat pontifical, prononcé à la lumière sanglante des torches, sur les murs de Béziers : « Allez et tuez-les tous ! Dieu saura bien reconnaître les siens ! » Ce simple rapprochement est un suffisant éloge de saint François et en même temps une vive lumière jetée sur le véritable esprit du christianisme. Le légat fanatique et cruel ne fut qu'un légat ; François, l'apôtre de la mansuétude universelle fut sanctifié par l'Église.

Mais précisément parce qu'il entrait mieux que son siècle dans l'esprit de l'Évangile, il avait sans cesse à lutter pour son œuvre. Une coterie intolérante et rétrograde assiégeait perpétuellement le souverain pontife, répandant, dans l'ombre, contre l'homme de Dieu, ses sourdes et implacables calomnies. Lorsque, sur le point de partir pour Paris, il alla prendre congé du cardinal Ugolini, celui-ci le dissuada du voyage et lui dit : « Votre institution est à peine née ; vous n'ignorez pas les hostilités qu'elle rencontre à Rome ; vous y avez encore des adversaires secrets. Votre présence est indispensable à l'achèvement de votre œuvre. » François, homme de prudence aussi bien que de zèle et qui avait l'habileté profonde des âmes simples, écouta ces conseils ; et pour vaincre toutes les défiances, demanda que sous le titre de protecteur, on lui

désignât un cardinal qui aurait sur l'ordre un certain pouvoir et qui en même temps représenterait d'une manière plus spéciale ses intérêts auprès de la cour de Rome. Ce fut précisément le cardinal Ugolini qui fut chargé de cette mission ; il la remplit avec un dévouement admirable, s'initiant ainsi dès le cardinalat à cette politique de réforme intérieure dans le clergé, dont il devait être, comme pape, un des plus énergiques représentants.

Cependant Innocent III venait de mourir, et son successeur, moins effrayé de l'hérésie albigeoise, fut aussi plus favorable aux ordres mendiants. Celui de saint François, à partir de ce moment, ne rencontra plus d'obstacles. Il avait définitivement vaincu tous les mauvais vouloirs et il ne devait pas tarder à recueillir le fruit de sa persévérance.

Le 26 mai 1219, jour de la Pentecôte, il y avait autour de l'église Sainte-Marie des Anges, une foule immense. Des tentes s'étaient dressées, s'étaient multipliées à perte de vue, comme par enchantement.

Le voyageur qui se serait dirigé vers Assise, et que la renommée n'aurait pas instruit de la cause d'un si grand concours, aurait cru voir un camp soudain improvisé. Cinq mille hommes en effet bivouaquaient sur la colline, mais c'étaient d'étranges soldats ; au lieu de blasphémer le nom divin et de songer au pillage, à l'incendie, au massacre de leurs ennemis ou de leurs concitoyens, à tous les

cris de la guerre, ils s'entretenaient de la Providence à faire bénir, de l'humanité à enseigner et à consoler, de la justice et du droit à faire connaître ; ils se proposaient de régénérer le monde, non par la force toujours impuissante, mais par la parole. Et de tous les environs, de Foligne, de Spolète, des mille villages de l'Ombrie, paysans et citadins accouraient avec leurs femmes et leurs enfants pour contempler ces milices de la paix et leur souhaiter une heureuse réussite dans leurs projets gigantesques. Le cardinal Ugolini, attiré, lui aussi, par le bruit public et par l'intérêt qu'il prit toujours aux grandes manifestations de la pensée chrétienne, se sentait pénétré d'admiration à ce spectacle, et il s'écriait en pleurant de joie : « En vérité, voici le camp de Dieu. »

Il ne se trompait pas. Ces cinq mille hommes sur lesquels se fixaient alors les yeux de l'Italie, ces cinq mille hommes autour desquels se pressaient les peuples, c'étaient les frères mineurs convoqués pour leur troisième chapitre général. Jamais ordre religieux n'avait pris et ne devait prendre en si peu d'années un si prodigieux développement. Il était clair à tous les yeux, après une telle épreuve, que l'institution nouvelle répondait aux besoins du temps et qu'on pouvait avoir foi en son avenir.

V.

Saint François missionnaire.

Pendant que les frères mineurs prenaient leur place parmi les grandes institutions chrétiennes, les dominicains grandissaient aussi et attiraient les regards de Rome et du monde. Venus à la même époque, suscités par les mêmes besoins, ayant en face d'eux cette même société européenne qui, sur le point d'enfanter l'esprit moderne, s'agitait dans des convulsions douloureuses, les deux ordres présentaient nécessairement des ressemblances frappantes: ils étaient une glorification de ce qui est petit, humble et méprisé parmi les hommes; ils avaient pour signe distinctif l'amour de la pauvreté; ils devaient avoir pour résultat d'élever à de plus hautes destinées les diverses classes que l'organisation féodale plaçait dans une position inférieure. Cette fraternité des deux institutions de saint Dominique et de saint François avait singulièrement frappé les esprits pendant le moyen âge. On répétait d'eux, comme nous l'atteste une lettre qui nous est parvenue : « Ils sont les deux flambeaux qui illuminent d'une clarté céleste ceux qui sont assis à l'ombre de la mort; ils sont les deux chérubins remplis de science qui lisent dans leurs

âmes les mêmes pensées et les mêmes désirs... ; ils sont les deux mamelles de l'épouse qui nourrit et allaite les petits enfants ; ils sont les deux fils du Dominateur de la terre ; ils sont les deux témoins de Jésus-Christ ; vêtus des habits symboliques, ils prêchent et rendent témoignage à la vérité ; ils sont ces deux étoiles brillantes qui ont, suivant l'oracle des sibylles, l'apparence de quatre animaux, et qui, dans ces derniers jours, ont crié au monde l'humilité et la pauvreté volontaire. Qui pourrait compter tous les mystérieux et symboliques rapports des nombres avec ces deux ordres sacrés ? La divine sagesse, qui a produit toute chose avec nombre, n'a pas voulu seulement un ordre, mais deux, afin qu'ils aient une société mutuelle pour le service de l'Église et pour leur avantage propre[1]. »

Cependant au milieu de cette communauté de principes et de vues, les deux institutions conservèrent toujours une physionomie particulière. Les dominicains représentaient, dans le catholicisme, l'esprit de l'organisation intérieure ; les franciscains, l'esprit d'expansion et d'effusion universelles. Les dominicains veillaient à ce que le dogme fût maintenu religieusement dans son intégrité au

1. Lettre adressée par Humbert, général des dominicains, et par saint Bonaventure, général des franciscains, aux deux ordres, pour les réconcilier après quelques discussions assez graves.

milieu de la société des fidèles et à ce que la théologie fût mise en rapport avec les besoins du siècle et l'état de la science; les franciscains, dans leurs ardentes aspirations, auraient voulu que la foi se répandît par toute la terre avec leur sang, et qu'elle fît germer partout, en vertu de la puissance éternellement féconde qui lui est propre, de nouveaux besoins, une philosophie, une littérature, une société nouvelles.

Aussi à peine furent-ils constitués d'une manière définitive, qu'ils se proposèrent, comme leur but principal, une immense mission. Les dominicains établissaient dans la France méridionale le centre de leurs efforts pour combattre l'hérésie albigeoise. Les frères mineurs aspirèrent, dans leur prosélytisme universel, à faire la conquête spirituelle des populations mahométanes.

Les croisades étaient alors la grande passion de l'Europe chrétienne. Innocent III, un des plus énergiques promoteurs de la guerre sainte, venait de mourir au moment même où il la prêchait en Toscane ; mais son projet ne mourut pas avec lui. On l'exécuta, jusque dans les moindres détails, sous Honorius III, et, suivant ses plans stratégiques, les chrétiens allèrent en Égypte attaquer les mahométans au cœur même de leur empire.

François d'Assise suivit les croisés à Saint-Jean d'Acre, à Chypre et jusque devant les murs de

Damiette; mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que son rôle ne ressembla en rien à celui de Pierre l'Ermite. Pierre l'Ermite, courroucé des tyrannies des infidèles, suscitait contre eux la bravoure et l'élan parfois aveugle des populations chrétiennes : la croix à la main, il marchait à la tête des armées, et sa grande ambition, c'était la conquête du divin tombeau et la destruction de la puissance sacrilége qui opprimait les pèlerins. Saint François se propose une fin plus sublime et plus chrétienne. Il n'engage pas les croisés à combattre d'enthousiasme et inconsidérément; au contraire, il les exhorte à ajourner la bataille. Il voyait les discordes qui régnaient dans leur camp. Il entendait chaque jour les nobles insulter les fantassins, c'est-à-dire les pauvres, et leur prodiguer les épithètes de routiers et de *brigands*, tandis que les roturiers, qui sentaient leur valeur et qui bientôt devaient prendre leur place dans le grand mouvement parlementaire du XIVe siècle, accusaient la noblesse de lâcheté. Au milieu de ces discordes, comment la victoire eût-elle été possible? Saint François, qui alliait à son enthousiasme religieux une science merveilleuse des affaires humaines, prévoyait la défaite, et il ne craignit pas de la prédire; mais les chevaliers traitèrent d'insensé l'homme en haillons et ceint d'une corde qui leur donnait des conseils de tactique militaire.

Le 26 août, par une chaleur excessive pour des Européens, les chevaliers et les hommes de pied, après s'être accusés mutuellement de manquer d'audace, s'animèrent tellement dans leurs défis, qu'ils contraignirent le roi de Jérusalem, Jean de Brienne, à livrer bataille. L'armée chrétienne fut vaincue, et perdit six mille hommes. « On vit alors, dit saint Bonaventure, qu'on avait eu tort de mépriser la sagesse du pauvre. »

Mais la défaite des croisés n'était pas la défaite de François. Loin d'être abattu par ce revers, il semble, au contraire, concevoir une nouvelle ardeur. Ce qu'il désirait du fond de son âme, ce n'était pas de punir les infidèles, c'était de les convertir à la foi et à la civilisation chrétiennes. On le vit, après avoir prié de longues heures, se lever soudain, dans un de ces ravissements de joie et de charité qui lui étaient habituels, et sortir du camp de Jean de Brienne en chantant ces paroles du psalmiste : « *Maintenant, Seigneur, que vous êtes avec moi, je ne craindrai aucun mal, quand même je me montrerais au milieu de l'ombre de la mort !* » Il se dirigeait, ou plutôt il semblait voler vers les tentes des infidèles, malgré l'édit public qui avait mis à prix la tête des chrétiens. Comment arriver jusqu'au soudan, au milieu de cette haine fanatique qui animait l'une contre l'autre les deux populations? François arriva cependant, et là, en présence du vainqueur et

de ses imans, les adjura avec une sainte hardiesse de renoncer au mahométisme. Du reste, mêlant à son audace une habileté remarquable, il invoqua surtout contre la religion du prophète l'autorité de la raison naturelle. Le soudan était quelque peu philosophe ; du moins il se montra railleur envers les imans, et tolérant vis-à-vis de l'apôtre. Il l'invita même à rester à sa cour, soit que réellement il eût été touché par l'ardente parole du prédicateur, soit qu'il fût bien aise de tenir en haleine les prêtres musulmans qui lui faisaient ombrage. Saint François refusa ; mais il put du moins impunément prêcher les populations musulmanes. Sans doute, les âmes qu'il gagna à la foi furent peu nombreuses ; mais son temps ne fut pas perdu. Une seule âme, au point de vue du christianisme, a un prix infini ; et puis n'était-ce pas un résultat immense, au milieu des inimitiés féroces qui divisaient alors l'Asie et l'Europe, que de faire admirer, aimer, bénir un moine chrétien par des peuples mahométans ?

VI.

Le tiers ordre fondé par saint François, et son influence politique au moyen âge.

Cependant saint François pensa que ses prédications produiraient des fruits plus abondants en

Europe qu'en Afrique. Il revint donc en Italie, et c'est alors, en effet, que sa parole opéra le plus de prodiges. Il ne pouvait plus faire un pas sans que la foule se précipitât à ses côtés; et souvent, dans ses courses à travers les villes et les campagnes, le patriarche des pauvres, suivant le témoignage de saint Bonaventure, semblait moins marcher qu'être porté par la multitude.

Un jour qu'il prêchait, à deux lieues d'Assise, dans le petit village de Cernerio, les assistants furent tellement émus, que tous, femmes, enfants, vieillards, ouvriers, laboureurs, se jetèrent à ses pieds, lui jurèrent de renoncer à leur vie égoïste pour se vouer d'une façon active au service de Dieu et de l'humanité, et le supplièrent avec larmes de les faire entrer dans l'ordre des frères mineurs. Saint François exécuta alors un projet qu'il méditait depuis longtemps, et dont la réalisation, par ses résultats religieux et politiques, est peut-être un des plus grands événements de l'histoire moderne. Nous voulons parler de l'institution du tiers ordre.

Le tiers ordre dure encore; mais il a dû perdre, et en effet il a perdu complétement son premier caractère. A l'origine, tel que saint François l'organisa, tel que les empereurs d'Allemagne le combattirent, ce n'était pas seulement une confrérie pieuse destinée à réunir dans la même prière quel-

ques âmes d'élite, c'était une association gigantesque qui embrassa toute l'Italie, puis bientôt toute la chrétienté, et dans laquelle les membres, en s'astreignant à quelques rares pratiques[1] religieuses, s'imposaient avant tout l'obligation de travailler vigoureusement et en commun à l'œuvre politique. Et en effet, on peut dire à bien des égards que c'est le tiers ordre qui a vaincu la féodalité; que c'est du tiers ordre qu'est sorti le tiers état.

Pour bien comprendre cette singulière institution, il faut se rappeler le but suprême que saint François se proposait dans tous ses efforts. L'ordre des frères mineurs, quelle que fût son importance,

1. Les obligations spéciales imposées aux tertiaires sont peu nombreuses : 1° Ils doivent porter un habit simple et pauvre; encore peuvent-ils, en raison de leur état, recevoir à cet égard certaines dispenses : « Que les frères de cette compagnie se vestent de drap vil et de peu de valeur, d'une couleur qui ne soit ni toute blanche, ni du tout noire, sauf toutefois si les visiteurs trouvoient bon d'en dispenser quelqu'un pour un temps et avec le conseil du ministre provincial, pour quelque cause légitime et manifeste. » (Règl. du tiers ordre, chap. III.) 2° Ils doivent se condamner à l'abstinence de la chair le lundi et le mercredi. Mais ici encore nous trouvons de nombreuses dispenses dont nous ferons connaître quelques-unes plus tard. 3° Ils doivent se confesser et communier au moins trois fois l'an, « et ouïr tous les jours la messe, s'ils peuvent. » On est surpris au premier abord de voir une confrérie religieuse être si large et si coulante sur un point aussi capital; mais il ne faut pas oublier le but éminemment politique de l'œuvre. Il ne s'agissait pas dans le tiers ordre de recruter les âmes parfaites pour la vie surnaturelle, mais de constituer une armée immense qui eût à cœur de faire régner plus de justice et d'égalité parmi les hommes. On cherchait à n'écarter personne par des rigueurs inopportunes.

ne suffisait pas à faire passer dans les faits politiques toutes les idées saines, justes, chrétiennes des novateurs du XIIIe siècle. Les frères mineurs aspiraient à la perfection de la charité, et les faits politiques sont légitimes dès qu'ils réalisent la justice. Aussi, jamais il n'entra dans l'esprit de François de constituer la société sur le modèle de ses couvents. Sans doute les frères mineurs, par leur seule existence, servaient déjà la cause de la civilisation. Ils maintenaient, à travers le chaos de la féodalité, l'idéal chrétien de l'égalité et de la fraternité humaine. Ils entretenaient dans les âmes engourdies par le despotisme ce sentiment de la perfection, ce besoin du mieux qui est la source de tout progrès. Mais ils ne pouvaient coopérer activement et en quelque manière physiquement à ce progrès. Il fallait, en dehors de leur organisation fondée en vue de la vie supérieure et surnaturelle de l'âme, une autre institution qui fût plus appropriée aux infirmités des âmes médiocres et au rôle de la société civile, qui est de réaliser le droit. Cette institution, qui dès lors et par son origine même est essentiellement politique, ce fut celle du tiers ordre.

Le tiers ordre, par un mécanisme extrêmement simple, était destiné à relier entre eux tous ceux qui avaient le désir d'amener le triomphe de la justice sur la force, et de s'arracher eux-mêmes à

ces mœurs féodales qui enchaînaient les peuples à une aristocratie aussi divisée qu'oppressive. Il s'ouvrait donc non-seulement aux hommes d'une vertu supérieure, mais à quiconque comprenait que si le christianisme n'est pas une lettre morte, il y a parmi les nations des droits sacrés, inviolables, et dont la défense constitue, aux yeux de Dieu, le premier des devoirs. Il recevait dans son sein les gens mariés; on n'excluait que les citoyens qui retenaient le bien d'autrui ou qui nourrissaient des sentiments de haine contre leurs semblables. Bien plus, pour faciliter l'entrée de l'association à tous les chrétiens, on exemptait les pauvres des abstinences particulières qui étaient imposées aux riches[1]; et d'ailleurs aucune omission dans la pratique de ces devoirs de détail n'était considérée comme un péché grave. Aussi les populations qui, en entrant dans l'association, ne prenaient guère que l'engagement strict de se prêter un secours mutuel, vinrent-elles se faire inscrire presque unanimement sur les registres de l'ordre. Au bout de

1. A cette époque, où les habitudes grossières de voracité et de gourmandise étaient enracinées, l'on avait ordonné dans la règle du tiers ordre « que le boire et le manger des sains soit modéré. » Mais on ajoutait tout aussitôt : « Les artisans qui travaillent à la sueur de leur corps pourront prendre trois fois par jour leur réfection, depuis le jour de Pâques jusqu'au jour de la Saint-François (4 octobre), s'ils recognoissent en avoir besoin. Ceux qui vont travailler chez aultruy, où ils sont nourris, pourront manger de tout ce qui leur sera présenté. » (Chap. v).

quelques années, les tertiaires n'étaient plus une confrérie, c'était une nation.

Cependant, parmi les obligations qu'ils contractaient, il y en avait deux que les fondateurs regardaient avec raison comme ayant une importance majeure, et que nul ne pouvait transgresser. Tout tertiaire s'engageait solennellement à ne pas se lier par serment à un homme, à une famille, à une faction; il promettait aussi de ne pas porter d'armes, si ce n'est pour défendre ou sa patrie ou sa religion[1].

Ces deux clauses sont bien courtes, et elles ont l'air bien simples; elles n'en contiennent pas moins ce qui fit la vie, l'originalité, disons plus, la toute-puissance de l'ordre. C'est grâce à elles que, se

1. « Que les frères se gardent, à leur possible, de jurements solennels (chap. XII). — Que les confrères ne portent aucune arme offensive, si ce n'est pour la défense de l'Église et de la foy de Jésus-Christ, ou pour la défense de leur pays, ou avec la permission de leurs supérieurs. » (Chap. VI.)

Il y avait d'autres dispositions encore destinées à soustraire les populations à la hiérarchie féodale. Par exemple, les suzerains s'emparaient des biens de ceux qui étaient morts sans tester. La règle du tiers ordre imposait à tous ses membres l'obligation stricte « de penser à leurs affaires, faisant leur testament, auquel ils disposeront de leurs moyens, et ce trois mois après être entrés dans cette confrairie. » (Chapitre IX.) — De même, on cherchait tous les moyens possibles de se passer de la justice seigneuriale : « Le moyen d'appaiser les riottes et disputes qui peuvent survenir entre les frères et sœurs et de les accorder, sera de suivre en ceste nécessité l'advis des ministres. »

répandant sous une forme ou sous une autre par toute l'Europe, il a vaincu les oppresseurs des peuples et contribué pour sa grande part à constituer les nationalités.

Pour bien comprendre leur valeur, il faut se souvenir des mœurs disparues du moyen âge et des causes secrètes qui maintenaient l'empire de la féodalité.

Dans cette organisation à moitié barbare, où la souveraineté était fille de la propriété, chaque famille aristocratique unissait à ses destinées une nombreuse clientèle qui lui jurait d'épouser toutes ses haines, de s'armer pour toutes ses querelles, de verser le sang pour toutes ses injures, et qui, en retour, recevait une protection plus ou moins efficace et une part plus ou moins grande dans les communes conquêtes. La vieille bande germaine était enfin fixée sur le sol d'Europe; mais elle s'était maintenue avec les habitudes et les nécessités politiques qui en étaient la déplorable conséquence.

Déjà, sans doute, l'insurrection des communes, au XIe siècle, avait été une réaction énergique contre cette hiérarchie de désordre et de despotisme intolérable pour des consciences chrétiennes. Mais chaque commune restait isolée dans son action. Avec leurs tours crénelées et leur indomptable courage, elles étaient dans l'Europe comme autant

d'oasis de liberté. Mais qu'importait, après tout, à l'aristocratie? Elle perdait quelques trésors et quelques occasions de tyrannie à ce premier éveil de l'esprit populaire; mais elle n'en restait pas moins debout, intacte et invincible, tant qu'elle n'avait à vaincre que des résistances locales.

Pour que les destinées du monde moderne s'accomplissent, il fallait donc qu'après le mouvement des communes, il se fît une révolution plus vaste et plus profonde encore; il fallait réunir, autant que le permettait l'état du moyen âge, en un faisceau unique les forces diverses qui venaient de surgir vis-à-vis de la puissance féodale; il fallait qu'à côté de l'organisation aristocratique il se créât une organisation populaire; il fallait, en un mot, que les communes, réunies par un lien de solidarité, devinssent le tiers état.

Ce fut à cette transformation que travaillèrent les tiers ordres du XIIIe siècle, et ils donnèrent un tel élan au peuple, que l'on vit, dès le siècle suivant, apparaître partout les institutions représentatives. En effet, dès que les tertiaires s'engageaient *solennellement* à ne plus épouser les querelles des grands, et que le suzerain ne pouvait plus entraîner avec lui les populations, que devenait la suzeraineté? Ajoutez à cela que non-seulement l'épée du peuple échappait à l'aristocratie, mais encore son cœur, puisque personne ne pouvait se lier so-

lennellement aux mille partis qu'elle fomentait. La vieille organisation était donc radicalement atteinte par les mœurs nouvelles que la prédication franciscaine avait fait naître. Le terrain se dérobait sous l'édifice.

Mais ce n'était pas assez de briser les liens féodaux. Souvent le petit propriétaire, le citoyen pauvre était obligé, malgré ses répugnances, de se mettre sous la protection d'une famille puissante. Dans ce siècle de violences et de luttes, comment un chétif individu aurait-il résisté à mille oppressions irrégulières sans cesse menaçantes, s'il n'avait trouvé près de lui l'oppression régulière de la hiérarchie féodale? Le tiers ordre offrait précisément aux faibles et aux petits le secours qui naissait de leur alliance solennellement jurée. L'offense faite à un seul membre était ressentie, repoussée, vengée par tous[1]; les villes les plus éloignées, celles peut-être qui s'étaient le plus énergiquement combattues, se trouvèrent avoir un lien commun et puissant, quand leurs citoyens appartinrent à une même communauté et formèrent, pour ainsi dire, devant Dieu un seul peuple. Nous avons déjà

1. « S'il eschet que les frères ou sœurs sont induement traversés ou molestés contre leurs priviléges par les gouverneurs ou autres grands du lieu où ils seront, leurs ministres supérieurs doivent aussitôt avoir recours à l'évêque ou aux autres ordinaires des lieux pour prendre conseil d'iceux. » (Règle du tiers ordre, chap. XI).

cité quelques exemples de ces premiers essais de fédération italienne qui se produisirent dès le XIIIe siècle; ils étaient glorieusement tentés par des franciscains du tiers ordre et sous l'inspiration des franciscains réguliers.

Enfin, les *tertiaires* étaient aussi une première tentative d'organisation industrielle. Ils avaient une caisse commune gérée par des mandataires élus; et cette caisse commune ne servait pas seulement à secourir la misère, mais aussi à fournir certains capitaux aux membres qui s'établissaient. Bien plus, on vit le tiers ordre créer des institutions de crédit mutuel, chose merveilleuse assurément pour le XIIIe siècle. On était à une époque où l'aristocratie dispersait ses richesses plutôt qu'elle ne les accumulait, et souvent un seigneur fier, mais ruiné, était obligé de vendre ses biens. Les tertiaires se déclaraient caution les uns pour les autres, et se créaient ainsi de singulières facilités pour les acquérir. A ce point de vue, la vaste association de saint François peut être considérée comme une des causes qui ont le plus contribué à faire descendre le capital et la terre des mains de l'aristocratie aux mains du tiers état.

Le tiers ordre attaquait donc la féodalité de toutes les manières; il l'attaquait en lui retirant l'appui des mœurs populaires; il l'attaquait en permettant aux petits une résistance énergique, parce

que derrière il y avait la force de toute la communauté; il l'attaquait en constituant la solidarité des communes et comme un premier essai de vie nationale; il l'attaquait enfin en facilitant à ses membres les moyens d'arriver par le travail au bien-être et à la richesse [1].

Et cette mission sociale du tiers ordre était si manifeste, il en avait une conscience si claire qu'il se posa dès l'origine en ennemi du chef suprême de l'organisation féodale, c'est-à-dire de l'empereur, et que, de leur côté, les Césars allemands et tous leurs soutiens féodaux lui déclarèrent une guerre implacable.

Le chancelier de Frédéric II, Pierre des Vignes, saisi en même temps de colère et d'effroi s'écriait, en la signalant dans une lettre : « Les frères mineurs.... s'insurgent contre nous; ils ont condamné publiquement et nos mœurs et nos principes; ils ont brisé notre puissance; ils l'ont anéantie. Aujourd'hui, voici que pour avoir plus de facilité à énerver notre empire, et pour éloigner

1. Sous ce dernier rapport, il y aurait une curieuse étude à faire sur l'organisation des tiers ordres au point de vue industriel et économique. Peut-être y a-t-il plus d'une raison de soupçonner que les premières institutions de crédit régulier, qui remontent, on le sait, au XIIIe siècle, ont leur origine dans l'association franciscaine. En tout cas, sauf la régularité, le système de crédit mutuel qui était établi parmi les tertiaires est certainement un fait plus curieux encore que le système des banques qui lui est postérieur.

de nous le dévouement de chacun, ils ont créé de nouvelles *communautés* [1]. Dans ces communautés entrent en masse hommes et femmes, et à peine trouverait-on une personne dont le nom ne soit inscrit sur leurs listes. »

Mais des manifestes ne suffisaient point. Ligués avec les grandes familles féodales de l'Italie, les empereurs inventèrent contre les tertiaires tout un système d'oppression. On commença par les frapper d'un impôt spécial; on espérait ainsi décourager ces populations de marchands qui avaient un attachement d'autant plus vif pour leur richesse qu'elle était encore médiocre, et qu'ils venaient de l'acquérir par d'énergiques efforts; mais si les bourgeois de Padoue, de Vérone, de Milan, de Florence, de Venise aimaient l'or, ils aimaient mieux encore la liberté. Le moyen employé par les officiers des Césars ne réussit pas. Alors, pour braver, et en même temps pour briser les règles de l'association, les agents de la tyrannie voulurent contraindre les tertiaires aux serments qu'elle prohibait. Les tertiaires les refusèrent avec une énergie indomptable, et provoquèrent contre cet odieux despotisme qui, non content de régenter brutalement les actes extérieurs, prétendait descendre jusqu'à la conscience pour l'étouffer, une agitation

1. Le texte dit *fraternitates*. C'était un mot dont on s'était souvent servi au XIe et au XIIe siècle pour désigner les communes.

formidable. D'un bout à l'autre de l'Italie, il n'y eut pas une place, pas un carrefour, où les tertiaires ne se réunissent pour se fortifier dans l'esprit de résistance. Quand le courage de l'un d'entre eux mollissait vis-à-vis de la persécution ou vis-à-vis d'une faveur promise, le visiteur officiel de l'ordre arrivait et rendait la foi; quand c'était toute une ville qui semblait déserter la cause commune, soudain un petit cor, semblable à celui que portaient les bergers des Apennins, se faisait entendre: c'était un moine franciscain, ou un simple laïque, quelquefois même une femme, une jeune fille revêtue du costume simple et sévère des affiliés du tiers ordre, qui, la croix à la main, venait prêcher l'esprit de sacrifice et de persévérance. Ces apôtres de tout rang, de tout âge, de tout sexe, réunissaient dans leurs harangues le nom du Christ au nom de la liberté, et ils entraînaient les peuples.

En même temps les souverains pontifes, qui alors identifiaient la cause de leur puissance temporelle avec celle de l'indépendance italienne, leur prêtaient un appui vigoureux.

Dès 1227, le cardinal Ugolini, devenu pape sous le nom de Grégoire IX, leur avait donné une solennelle approbation. Il les encourageait, suivant son expression, à faire revivre contre les oppresseurs *le courage des Macchabées*. Il mettait leurs

biens et leurs personnes sous sa protection spéciale, et faisait défense aux magistrats « de les inquiéter par des vexations ou des impôts iniques, d'exiger d'eux des serments illicites ou de les obliger de porter les armes. » Plus tard, dans une lettre pleine d'indignation, il flétrit la conduite des gouverneurs qui prenaient plaisir à soumettre les tertiaires aux tyrannies les plus dures, et même il semble considérer la cause des ennemis de la féodalité et du despotisme comme la cause de la civilisation chrétienne. Plût à Dieu que la loyale et intelligente politique de ce grand pape, si énergiquement suivie par Innocent IV, eût été imitée par tous ses successeurs !

Quoi qu'il en soit, la lutte entre le tiers ordre et les Césars se poursuivit, d'un côté, sans faiblesse, et de l'autre sans pitié. Chose singulière ! la charité des tertiaires devint un crime aux yeux de leurs persécuteurs ; il ne leur fut pas permis de se secourir les uns les autres. L'association dans l'aumône fut déclarée attentatoire à l'ordre et à la morale. A plus forte raison, on leur interdit de créer ces grandes institutions de crédit, ces cautions réciproques qui menaçaient dans son principe même l'organisation féodale [1]. Ces étranges et

1. Nous trouvons dans un bref du pape Grégoire IX, adressé aux tertiaires le détail même de ces persécutions : « D'autant que les enfants de ténèbres vous ont, au préjudice de vos priviléges,

despotiques mesures restèrent encore inutiles. Alors la tyrannie, poussée à bout, eut recours aux moyens les plus terribles. On exila sans jugement tous les tertiaires qui avaient de l'influence; et de simples femmes, des enfants, comme sainte Rose de Viterbe, dont nous avons déjà parlé, furent compris dans la proscription. Les supplices ne furent pas non plus épargnés: Eccelino massacra des milliers de citoyens sans défense. On vit les hommes les plus considérés de l'Italie contraints de se cacher dans les bois ou dans les villages où ne pénétraient point les agents du despotisme impérial, et ce fut un crime que de donner un asile à ces illustres victimes. Mais rien ne put briser le courage des tertiaires rendus invincibles par leur puissante organisation. Toutes ces oppressions n'aboutirent qu'à rendre la victoire plus héroïque au

tellement affligés que vous êtes beaucoup plus vexés et chargés qu'auparavant que vous eussiez lesdits priviléges ; car encore que lesdits officiers ne puissent recevoir vos serments, ils trouvent d'autres occasions pour vous faire périr, ne vous permettant point de donner votre revenu en aumosnes à ceux qu'il vous plaît; pourquoi vous nous avez demandé en grande humilité que nous vous délivrassions de l'obligation des serments que vous pouvez avoir faits, sauf de ceux de paix, de foy, de tesmoignage, et que vous ne puissiez être plus chargés d'imposts et contributions que vos autres concitoyens ; et que vous puissiez employer vostre revenu en œuvres pies et le donner à qui il vous plaira, et que l'on ne puisse vous tourmenter pour les debtes et fautes de vos concitoyens, et que vous puissiez estre obligés à payer les debtes d'autruy dont vous serez garants. » (Bref de Grégoire IX, 1228.)

moment où l'on descendit sur le champ de bataille. Il avait suffi à ces ouvriers et à ces marchands d'Italie, hier encore inconnus, de s'associer au nom de Dieu et de détruire dans leur âme les sentiments qui entretenaient le régime féodal, pour ébranler avec le saint empire romain la clef de voûte du système politique du moyen âge.

Tel fut le tiers ordre; c'est par cette institution que saint François touchait directement aux questions politiques qui s'agitaient en Europe, comme c'est par l'institution des frères mineurs et des clarisses qu'il toucha aux grandes questions religieuses, philosophiques et morales, qui étaient l'origine des premières. Dans les unes et dans les autres, il porta le même esprit de réforme sage et pratique, également opposé aux violences insensées des novateurs hérétiques et aux tendances rétrogrades des intolérants. Sans doute quelques tertiaires, dans leur ardeur novatrice, purent dépasser les bornes de la sagesse et se mêler plus ou moins aux fratricelles ou aux béguards qui renouvelaient au XIVe siècle les erreurs des albigeois. Il n'en est pas moins vrai que le tiers ordre, pris en masse, resta pur de ces folies. Elles étaient essentiellement opposées aux principes de son institution. En face des albigeois, qui, pour réaliser l'idéal de la fraternité humaine, niaient d'une ma-

nière violente l'organisation sociale au sein de laquelle ils vivaient, et même toute organisation sociale, François avait voulu constituer, pour arriver au même but, non pas l'anarchie, mais au contraire une organisation nouvelle, complétement libre et volontaire[1], et qui, par conséquent, laissait les gouvernements parfaitement tranquilles, tant qu'ils concédaient une ombre de liberté.

Fidèles à l'esprit de leur maître, les tertiaires, sauf de très-rares exceptions, n'attaquaient point les hauts et puissants seigneurs dans leurs baronnies; ils se contentaient de se passer d'eux et de ne pas se lier à leurs sanglantes querelles; ils ne parlaient pas de saccager leurs châteaux, ils s'organisaient pour les acheter; ils ne portaient pas le fer et le feu dans la société féodale, ils créaient au-dessous de ses assises une société immense qui devait un jour absorber la première. Aussi, les

1. La société nouvelle qu'il constituait pour ainsi dire sous l'ancienne, se dirigeait par des principes tout contraires : dans la société féodale, c'est l'hérédité qui confère les droits politiques, parce que la souveraineté est regardée comme identique à la propriété, comme fille du sol ; dans le tiers ordre, c'est l'élection qui est considérée comme la source du pouvoir ; les ministres et trésoriers sont élus. Dans la société féodale, l'autorité est censée s'éterniser dans une race ; dans le tiers ordre, les pouvoirs non-seulement n'étaient pas héréditaires, mais encore ils ne pouvaient être viagers : « Que l'on ne fasse aucun ministre, recteur à vie, mais qu'il y ait un certain temps préfix, lequel expiré l'on en créera un autre. » (Chap. xv.)

divers partis qui se disputaient le pouvoir en Italie les respectaient, et les hommes dévoués et purs de l'aristocratie s'enrôlèrent sous leur drapeau. Le tiers ordre n'eut jamais que deux sortes d'ennemis : les suppôts des Césars germaniques et les tyrans qui surprenaient pour un instant la liberté des républiques italiennes. Contre ceux-là, il déploya une activité, une fermeté, un héroïsme incroyables. Il ne pactisait point avec ce qui lui semblait la négation absolue du progrès, de la liberté, du droit. Mais dans les autres questions, dans celles principalement qui regardaient les rapports essentiels des classes, il n'en appelait qu'à la justice pacifique, au temps qui fait triompher la vérité, et à l'esprit de conciliation qui est la source supérieure de l'esprit d'organisation. A nous peuples modernes, qui leur devons tant, à nous de nous souvenir des leçons qu'ils ont léguées à l'avenir, lorsqu'au milieu de bien des misères ils le préparaient par leur sagesse, par leur concorde et par leur inébranlable fermeté!

VII.

De la règle des franciscains.

Les frères mineurs voyaient chaque jour leur nombre et leur zèle s'accroître; ils avaient ré-

pandu leur sang sur les rivages de l'Afrique, la science leur avait rendu hommage dans la personne d'Alexandre de Ales, qui venait d'entrer dans l'ordre; saint François avait enfin inspiré à cette multitude d'âmes qui lui étaient venues de tous les points de l'horizon, un même esprit, cet esprit d'unité et d'expansion universelle qui devait, pendant trois siècles, vivifier l'Europe chrétienne. Il ne lui restait plus qu'à organiser l'institution d'une manière définitive, à lui imposer une règle unique, et qui fût solennellement approuvée par le souverain pontife.

Il se retira donc avec deux frères seulement au monastère de Mont-Colombe, et, après avoir prié, après avoir aussi recueilli les souvenirs de sa longue expérience, il refondit en un seul code les diverses dispositions que la pratique de la vie religieuse lui avait inspirées.

Rien de plus simple, au reste, que cette règle. Elle n'est que celle des bénédictins, augmentée, comme nous le verrons, de deux préceptes qui constituent son originalité et qui ont fait sa puissance au moyen âge.

On connaît la législation religieuse de l'ordre de Saint-Benoît : elle se propose un but souverain, c'est de sanctifier le travail et de relever l'énergie humaine brisée par le despotisme des empereurs romains. Elle repose sur trois principes, la cha-

teté absolue, l'obéissance à des chefs élus et la renonciation, de la part de chaque frère, à toute possession individuelle.

On connaît également l'influence qu'exerça sur la société tout entière une règle qui semble d'abord n'agir que sur quelques individus qui s'en isolent. Non-seulement les bénédictins conservèrent ou créèrent, pour le monde moderne, ce précieux *humus*, cette terre féconde, parce qu'elle a été fécondée par les sueurs de l'homme, la seule qui soit un véritable *capital* et une véritable *valeur*, mais encore, lorsque toute vie intellectuelle eut paru s'éteindre, lorsqu'une ignorance immonde eut enveloppé toute l'Europe pour la livrer au règne de la force brutale, ils eurent la gloire d'opérer, avec une incroyable énergie, la réaction de l'intelligence contre les ténèbres et de l'esprit contre la matière. C'est du couvent bénédictin de Cluny que sont sorties deux des plus belles guerres que l'humanité ait jamais soulevées, la guerre contre l'ignorance, avec saint Odilon et saint Mayeul, et, un peu plus tard, avec Hildebrand, la guerre contre l'empire.

Mais, bientôt après ce grand réveil du XIe siècle, dans lequel les bénédictins ont, sans contredit, la première place, deux vices essentiels atteignirent leur vigoureuse institution. Les individus ne possédaient pas d'après leurs règles; mais l'association

pouvait devenir propriétaire. Les couvents bénédictins qui étaient arrivés à une production considérable et qui ne consommaient presque pas, tardèrent peu à accumuler d'immenses richesses. Ces richesses devinrent elles-mêmes une cause de rapide corruption. Vainement les réformateurs s'élevèrent; vainement saint Bernard fit entendre sa grande voix : Clairvaux se relâcha comme Cluny, et il fut prouvé au monde, une fois de plus, que les ordres religieux, comme les prêtres séculiers, ne peuvent accomplir leur mission qu'avec la croix de bois et la pauvreté. La mollesse, du reste, ne s'était pas glissée toute seule dans ces pieux asiles du travail; l'orgueil aussi et l'esprit de domination y étaient entrés pour les perdre dans l'opinion des peuples. Les saint Odilon et les saint Mayeul, pour relever les lettres et pour réveiller l'esprit humain engourdi sous le despotisme féodal, avaient dû se mettre en relation avec toutes les puissances politiques et ecclésiastiques de l'Europe. On les avait vus, au nom seul de la morale évangélique dont ils étaient les apôtres, et sans disposer d'un soldat, devenir des arbitres souverains dans le monde chrétien; on les avait vus écrire avec une haute autorité, aux papes et aux rois, pour exciter le zèle des uns et pour amortir l'ambition des autres. Rarement un prince, si grand qu'il fût, exerça une action comparable à celle de

ces simples abbés, qui, présents partout, partout vigilants, partout entreprenant de réformer les monastères en décadence, de faire copier les manuscrits, de fonder des écoles, de résister aux abus de la tyrannie, de ramener la concorde entre les puissances civiles, savaient, des côtes de la Bretagne aux confins de l'Allemagne, et de l'Océan à la mer Méditerranée, pacifier les forces brutales du monde et réveiller ses forces spirituelles. Les modestes cellules qui se cachaient dans les grands arbres du Clunisois et dont le voyageur retrouve encore aujourd'hui, non sans émotion, de nombreux débris, étaient alors la vraie capitale de l'univers. Cet empire envié par quelques bénédictins sur l'Europe, sauva l'Europe, mais il perdit les ordres bénédictins. Le contact du pouvoir n'est pas moins funeste au sacerdoce chrétien que le contact de la richesse. Mêlés à toutes les grandeurs et à toutes les affaires du siècle, les abbés et les hauts dignitaires de l'ordre contractèrent cet orgueil humblement inflexible et discrètement démesuré, qui s'agenouille devant les hommes pour les gouverner et les écrase en les bénissant. *Omnia serviliter pro dominatione.* Aussi au commencement du XIIIe siècle, l'enthousiasme populaire pour les bénédictins avait fait place à une haine profonde, à un dégoût presque universel; et leur conduite ambitieuse autant que relâchée était peut-être une

des causes les plus tristes de l'irritation des peuples contre le catholicisme qu'elle compromettait en le déshonorant.

Saint François d'Assise, témoin de cette irritation déplorable et des deux vices qui en étaient l'origine plus déplorable encore, voulut y couper court dans l'ordre qu'il établissait.

En premier lieu, il défendit que l'ordre possédât rien en propre; et il veilla à ce que cette interdiction se maintînt dans les termes les plus rigoureux. « Que les religieux, dit-il dans le chapitre VII de sa règle, se gardent bien de s'approprier aucun lieu où ils demeureront, ni un autre, fût-ce un ermitage.... » Et ailleurs : « J'ordonne aux frères de ne recevoir aucune monnaie, aucun argent, ou par eux ou par une personne intermédiaire. Néanmoins, les frères pouvant tomber en diverses maladies et ayant besoin de vêtements, les ministres et custodes y pourvoiront selon les temps, les lieux et les pays froids, bien que toujours ils ne doivent recevoir aucun argent.... Que la pauvreté soit votre partage et votre viatique sur la terre des vivants....; et pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ ne désirez jamais de posséder autre chose sous le ciel! » La pensée de saint François se trahit assez clairement dans cette disposition; il est manifeste qu'il condamne l'appropriation collective dans l'ordre des frères mineurs,

aussi bien que l'appropriation individuelle; et, du reste, c'est ainsi que l'a décidé Nicolas IV.

Notons bien ici que lorsque les religieux du XIIIe siècle prirent le nom de *mendiants*, ils ne prétendaient nullement mettre en honneur l'oisiveté et devenir une charge pour les populations: au contraire, leur but était de les relever à leurs propres yeux. Le travail leur était recommandé comme aux bénédictins: « Les frères, dit saint François, les frères qui seront propres à travailler et à faire quelque chose, qu'ils s'emploient dans l'art ou le métier qu'ils savent, attendu que le Prophète dit: — Tu mangeras du labeur de tes mains,—et l'Apôtre:— Qui ne travaille point ne doit point manger....— Que chacun donc exerce avec charité l'art et office auquel il sera employé, et pour récompense des œuvres manuelles qu'ils feront, qu'ils puissent recevoir les choses nécessaires à la vie, pourvu que ce ne soit pas de l'argent. » Ces termes sont explicites: il ne s'agissait pas pour saint François d'honorer un lâche repos, mais de comprimer à jamais l'esprit d'avarice et d'accumulation.

En second lieu, il fallait prémunir les frères mineurs contre l'orgueil et ses tendances à tout régenter, qui sont l'éternel écueil des religieux, des prêtres et (pourquoi ne pas le dire?) de tous les hommes dont la vie est austère et active.

D'abord, saint François posa en règle que les

titres honorifiques de commandement que les bénédictins avaient admis ne seraient pas reçus dans son ordre : « Qu'aucun frère, dit-il, ne s'appelle *prieur*, mais que tous généralement s'appellent unanimement *frères*, et que l'un lave les pieds de l'autre, quand il en aura besoin, pour exercer l'humilité. »

Mais il ne suffisait pas d'abolir de vaines dénominations ; il fallait surtout abolir cet esprit d'orgueil qui avait fait dans les monastères, au XIIIe siècle, de si désastreux ravages : « Que les ministres se souviennent, écrit-il ailleurs, de ce que dit notre rédempteur Jésus-Christ : — Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir. » Et pour que cette règle ait sa sanction, il ajoute, en s'adressant encore à ceux qui, dans l'ordre, exerçaient le pouvoir : « Que si aucun de vous commande quelque chose aux frères qui soit contre la règle et l'esprit de la règle ou contre sa conscience, sachez qu'ils ne sont pas obligés à l'obédience. » On voit que l'obéissance érigée par saint François n'est en aucune manière cette soumission aveugle, brutale, absolue, qui, loin d'élever la nature humaine jusqu'à Dieu, lui enlève, en la dégradant, son plus beau privilége, la liberté ! Du reste, à ses yeux, l'obéissance, même dans le cas du commandement légitime, reste toujours volontaire, et il déclare que la contrainte dont les ministres doivent user

est toute morale : « Qu'ils contraignent spirituellement les frères. »

Enfin, pour mieux assurer encore l'égalité des frères et leur égalité effective, il leur permet de révoquer, dans leur chapitre général, les ministres qui auraient été choisis; et en même temps il condamne un des abus qui avaient entraîné chez les bénédictins un esprit d'aristocratie fort contraire à la perfection évangélique; il interdit à tous les frères de posséder, à aucun titre, aucune seigneurie : « Que tous les frères, dit-il dans le chapitre v de la règle, qui sont sujets au ministre, *serviteur de ses frères*, observent ses actions avec une grande diligence et avec beaucoup de méditation. Que s'ils s'aperçoivent qu'aucun d'entre eux procède selon la chair, non selon l'esprit ou selon notre règle, s'il ne se corrige après la première admonition ou correction, qu'il soit dénoncé au père général et serviteur de cette *confraternité*[1], au chapitre de la Pentecôte.... Il est défendu à tous les frères et ministres de cet ordre de garder leurs possessions et seigneuries; car, comme dit notre rédempteur Jésus-Christ : « Les princes du monde y commandent. » Prenons garde qu'il n'en soit de même parmi nous; mais que celui qui désire être le plus grand soit le plus petit et le serviteur de tous les autres. »

1. L'année même où elle fut faite (1223), la règle que nous venons d'analyser, fut approuvée par le pape Honorius III.

Qu'il nous suffise d'avoir mis en lumière ces sages et caractéristiques dispositions de la règle franciscaine. Saint Benoît avait voulu réparer l'énergie brisée de l'homme; saint François voulait faire renaître en lui le sentiment de la fraternité évangélique. L'organisation qu'il créait n'avait pas d'autre but; et ce but, elle l'atteignit. L'ordre ne tomba en décadence que lorsqu'il eut accompli son œuvre.

VIII.

La partie légendaire de la vie de saint François, et le sentiment de la fraternité universelle chez les franciscains.

Comme fondateur de trois ordres, des mineurs, des clarisses et des tertiaires, saint François a opéré, dans son siècle, un de ces mouvements immenses auxquels ceux de notre âge se rattachent peut-être par des liens plus intimes qu'on ne croit. Il agit encore sur les contemporains en développant dans les âmes, par son exemple et par les traditions qu'il a laissées, un sentiment qui devait leur imprimer une direction toute nouvelle. Ce sentiment est celui de la fraternité, non-seulement de toutes les âmes, mais encore de tous les êtres et de l'universelle communion des créatures, quelles qu'elles soient, au sein de Dieu.

Tous les saints, nous dirons plus, toutes les âmes

où est descendue la séve chrétienne, ont toujours compris, plus ou moins, cette unité profonde de la nature. Aux yeux des anciens, il semble qu'entre Dieu et l'homme il y ait un abîme, et cet abîme est comblé par une vaste hiérarchie d'êtres de natures diverses qui s'échelonnent les uns au-dessous des autres, et dans laquelle chacun d'eux ne communique qu'avec ceux du degré immédiatement supérieur ou immédiatement inférieur. Pour le chrétien au contraire, toutes les forces que Dieu a créées, bien que distribuées en espèces invariables, se touchent pour ainsi dire et se pénètrent et vivent en lui d'une même vie. De là, pour le dire en passant, cette magnifique conception, non-seulement d'un ordre hiérarchique dans les êtres, mais encore de certaines lois réellement, intimement universelles, s'appliquant aux astres qui gravitent dans les cieux comme au grain de sable qui tombe sur le sol ; conception, qu'on le remarque bien, exclusivement propre aux peuples modernes ou aux peuples chrétiens, et qui est le principe de leurs immortelles découvertes scientifiques.

Cette conception féconde et le sentiment qui en est l'origine arrivèrent chez François d'Assise à un degré de puissance qui étonne et qu'on ne retrouve chez aucun autre saint. C'est là qu'il puisa cette tolérance exquise qu'on ne saurait trop remarquer dans un moine du XIIIe siècle et cet amour mer-

veilleux pour la nature qui charmait les légendaires du moyen âge.

Il y a peu de choses plus touchantes que l'attitude de François en face du mal. A moins qu'il n'y voie une certaine hypocrisie perverse qui l'indigne, il ne s'irrite pas, il souffre, et il semble pris d'une sympathie douloureuse, mais toute particulière pour celui qui le commet. Toujours il a cette pensée présente à l'esprit, que si le coupable s'est soustrait à la grande société dont Dieu est le centre, il peut y rentrer par un effet de la grâce victorieuse. Aussi, comme il comprend intimement et par le cœur, comme il partage sur la terre cette joie qu'éprouve le ciel, quand une âme revient par le repentir à son innocence première! Comme il tente les derniers efforts pour que la brebis égarée se retrouve, et que le *membre du diable*, suivant son expression, devienne le *membre du Christ !*

Tantôt c'est un malheureux serviteur qui a été dépouillé par son maître et qui afflige le cœur du saint pars es blasphèmes. Que fera François ? Va-t-il lui adresser des paroles amères, de sanglants reproches sur son impiété ? Non; il l'aborde avec mansuétude et lui promet son manteau, s'il veut bien renoncer à maudire la Providence.

Tantôt c'est avec trois brigands de la montagne d'Alvenica qu'il a affaire. Non contents de détrousser les voyageurs, ces bandits les massacraient au be-

soin, et ils s'étaient fait à plusieurs lieues à la ronde la plus triste des renommées. Un jour, en l'absence de François, ils avaient demandé l'aumône à frère Ange, gardien du couvent, et frère Ange les avait renvoyés avec des paroles d'indignation. Saint François fut douloureusement affecté d'un si brusque accueil ; il ordonna à frère Ange lui-même d'aller porter aux brigands le sac de pain et le petit vase de vin qu'il avait obtenus, dans le cours de sa quête, de la charité des bonnes âmes ; puis, tandis que le gardien s'acquittait de sa mission, il se mit à prier avec larmes pour ceux que tous les alentours maudissaient. Les trois larrons se convertirent.

Une légende raconte même que, dans ses élans de miséricorde universelle, il alla faire de doux reproches à un loup féroce qui ravageait le territoire de Gubbio. Personne n'osait se risquer contre le redoutable animal. François parvint jusqu'à son repaire, fit le signe de la croix et lui dit : « Loup, tu fais beaucoup de dommages en ce pays ; tu as commis de grands méfaits, détruisant et tuant les créatures de Dieu, sans sa permission ; et, non-seulement tu as tué et dévoré les bêtes, mais tu as eu la hardiesse de tuer les hommes faits à l'image de Dieu, cause pour laquelle tu es digne de la potence, comme voleur et homicide très-méchant. Les gens crient et se plaignent de toi, et toute cette ville est ton ennemie. Mais je veux, loup, faire la paix

entre eux et toi, si bien que tu ne les offenses plus désormais, qu'ils te pardonnent tes offenses passées et que ni les hommes ni les chiens ne te persécutent plus. » Singulière allocution, pleine d'une naïve tendresse pour tout ce qui vit et même pour ce qui abuse de la vie ! La légende ajoute que le loup mit sa patte dans la main de François pour témoigner de son adhésion à la paix qui lui était offerte, et que fidèle à sa promesse il se contenta pour nourriture de ce que les habitants de la ville avaient la *courtoisie* de lui donner.

L'amour de saint François pour la nature n'est pas moins célèbre dans les légendes que son inépuisable mansuétude. Et ce qu'il a de particulier, c'est qu'il ne se restreint pas dans son cœur à un être particulier et à quelques moments d'effusion, il s'étend à tout ce qui existe et anime pour ainsi dire chaque instant de sa vie. Ici, nous le voyons se détourner pour ne pas écraser le ver du chemin. Là, assis près d'un figuier, il appelle une cigale et lui commande de louer Dieu; la cigale obéit, vole sur sa main, et tous les jours elle venait visiter le patriarche des pauvres et lui élever le cœur par ses chants. L'hiver venu, il avait une grande crainte que les abeilles ne mourussent de froid, et il leur faisait apporter du miel et du vin. Les plantes même, les éléments, les pierres de la route avaient à ses yeux quelque chose de sacré.

« Après le feu, dit la *Chronique des mineurs*, il aimait l'élément de l'eau, parce que par icelle était signifiée la pénitence et l'affliction.... et pour ce, quand il se lavait le visage et les mains, il cherchait toujours un lieu où l'eau tombant ne pût être trépignée et souillée.... Il défendait au jardinier d'ôter toute une plante pour la manger avec toute sa racine comme plusieurs font ; il lui commandait qu'il en laissât tant qu'elle pût rejeter, à ce qu'en temps elle pût avoir des fleurs pour la mémoire et en l'honneur de celui qui voulut être appelé fleur. Il voulait que le jardinier fît un petit jardin séparé du grand et seul, d'herbes souëfves, odoriférantes et belles à voir, attendu que toutes les créatures parlent en leur langage et disent : Homme, Dieu nous a faites et créées pour toi seul, à ce que tu loues notre Seigneur par nous et en toutes ses œuvres. »

Il semblait que tous les êtres avaient à ses yeux une âme pour répondre à la sienne. Il aimait à leur adresser la parole, à les prêcher, à les bénir. « Mon frère le feu, s'écriait-il, en voyant le médecin approcher de ses tempes un fer rouge, mon frère le feu, tu es le premier-né du Seigneur qui t'a fait beau, utile et fort; sois-moi donc favorable aujourd'hui et adoucis ton ardeur. » Il chantait même, en les appelant ses sœurs, la souffrance et la mort. Mais il avait une prédilection toute particulière pour les agneaux, parce qu'ils sont innocents et

aibles, et pour les petits oiseaux parce qu'ils habitent le ciel. Tantôt il se fait suivre dans les rues de Rome par une brebis, ou bien il en élève une autre au couvent, et celle-ci assiste aux offices, mêle sa voix à celle du chœur et plie les genoux en inclinant la tête, quand le prêtre consacre l'hostie sainte. Tantôt il ordonne aux hirondelles de ne pas interrompre ses prédications, et les hirondelles se taisent; ou bien, entendant un rossignol, il lui répond pendant toute une journée, et à la fin s'avoue vaincu et lui donne sa bénédiction. Les diverses légendes sont remplies de traits de cette nature et souvent ils indiquent par leurs détails une délicatesse de cœur à la fois si naïve et si exquise, qu'en les lisant on se sent tenté à la fois de sourire et de pleurer.

« Comme il passait outre toujours avec la même ferveur, il leva les yeux et vit à côté de la route quelques arbres sur lesquels était une quantité presque infinie d'oiseaux; de quoi saint François s'émerveilla, et il dit à ses compagnons : — Vous m'attendrez ici sur le chemin, et j'irai prêcher aux oiseaux. — Il entra donc dans le champ et se mit à prêcher aux oiseaux qui étaient à terre; aussitôt ceux qui étaient sur les arbres s'en vinrent à lui et tous ensemble restèrent tranquilles jusqu'à ce que saint François eût fini de prêcher; et alors même ils ne partirent qu'après qu'il leur eût

donné sa bénédiction. Et selon ce que raconta dans la suite frère Maneo à frère Jacques de Mana, saint François allait au milieu d'eux, les touchant avec sa robe et aucun ne bougeait. La substance de la prédication de saint François fut celle-ci : — Mes oiseaux, vous êtes extrêmement obligés à Dieu votre créateur; et toujours et en tous lieux vous le devez louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler partout et qu'il vous a encore donné un double et un triple vêtement, ensuite parce qu'il a réservé votre espèce dans l'arche de Noé, afin que votre race ne vînt pas à manquer. Vous lui êtes encore obligés pour l'élément de l'air qu'il vous a départi. Outre cela, vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne les fleuves et les fontaines pour vous abreuver, les montagnes et les vallées pour votre refuge et les grands arbres pour y faire vos nids. Et parce que vous ne savez ni filer, ni coudre, Dieu prend soin de vous vêtir, vous et vos petits; en sorte que votre Créateur vous aime beaucoup, puisqu'il vous accorde tant de bienfaits. Gardez-vous donc du péché d'ingratitude et toujours étudiez-vous à louer Dieu. — Saint François leur ayant dit ces paroles, les oiseaux, tous tant qu'ils étaient, commencèrent à ouvrir le bec et les ailes, tendant le cou et inclinant la tête jusqu'à terre, et par leurs mouvements et par leurs chants, ils montraient que le

saint leur causait un très-grand plaisir. Et saint François se réjouissait avec eux.

« Un jeune homme avait pris un jour plusieurs tourterelles et les allait vendre. Saint François le rencontra, et lui qui eut toujours une pitié singulière des animaux pacifiques regardant ces tourterelles d'un œil compatissant dit à celui qui les portait : — O bon jeune homme, je t'en prie, donne-les-moi, afin que ces oiseaux si doux qui, dans la sainte Écriture, sont le symbole des âmes chastes, humbles et fidèles, ne tombent pas dans les mains des cruels qui les feraient mourir. — Aussitôt le jeune homme inspiré de Dieu les donna toutes à saint François, et lui les prenant dans son sein, se mit à leur parler tendrement : — O mes tourterelles simples, innocentes et chastes, pourquoi vous laissez-vous prendre? Maintenant je veux vous sauver de la mort et vous faire des nids, afin que vous fassiez des petits et que vous multipliiez, selon les commandements de notre Créateur. — Saint François s'en fut, leur fit à toutes des nids; et elles, s'apprivoisant, commencèrent à pondre leurs œufs et à les couver devant les frères, comme auraient fait des poules toujours nourries de leurs mains. Elles ne s'en allèrent point jusqu'à ce que saint François avec sa bénédiction, leur donna congé de partir. Quant au jeune homme qui lui en avait fait présent, saint François lui dit : — Mon fils

tu seras aussi frère en cet ordre et tu serviras gracieusement Jésus-Christ. — Ainsi fut-il, car le jeune homme se fit frère et vécut dans l'ordre avec une grande sainteté [1]. »

Quel commentaire ajouter à ces récits? nous nous bornerons à une seule réflexion. Si l'on sépare saint François de ses successeurs, de ces Alexandre de Hales, de ces saint Bonaventure, de ces Roger Bacon, de ces Duns Scot qui firent pénétrer dans la science le sentiment de l'unité universelle, on pourra ne voir dans ces détails que de gracieuses naïvetés, des puérilités charmantes. Mais qu'on se rappelle que cet ami des abeilles, des agneaux, des alouettes, des herbes des champs, de tout ce qui est, en un mot, a animé de son esprit des milliers d'intelligences, et que ces milliers d'intelligences, pendant trois siècles, ont représenté le progrès et le mouvement dans le monde de la pensée; alors dans cette intimité du patriarche des frères mineurs avec la nature, on verra quelque chose de profondément sérieux. S'il est vrai que les sciences modernes se distinguent surtout des anciennes, en ce que celles-ci se sont perdues dans la stérile recherche de l'essence intime des choses, tandis que celles dont nous nous

1. *Fioretti di san Francesco.* —Nous empruntons la traduction de ce morceau des *Fioretti* au charmant ouvrage de M. Ozanam sur les poëtes franciscains.

glorifions, plus modestes mais plus utiles ne s'interrogent que sur leurs relations constantes, sur leurs lois, ou, en d'autres termes, sur leur harmonie; quel service ne devait pas rendre à la raison de l'homme un ordre qui, dans ses traditions, dans sa vie, dans ses recherches, avait sans cesse en vue la sainte solidarité des existences, l'universelle fraternité des êtres! Depuis sainte Rose de Viterbe, cette héroïque enfant dont les oiseaux aussi bien que les peuples connaissaient la voix, et qui fut tout ensemble l'effroi de Frédéric II et l'amour des tourterelles, jusqu'à Duns Scot et François de Mayronis, qui oubliaient parfois leur subtile dialectique pour chanter, dans un élan soudain de lyrisme, l'union mystérieuse des choses au sein de Dieu, les frères mineurs restèrent toujours fidèles aux traditions de leur premier apôtre; cet amour, cet instinct profond de l'harmonie universelle, qui se décelait chez saint François par mille effusions de tendresse tout ensemble singulières et charmantes, modifia d'abord la théologie avec Alexandre de Hales et saint Bonaventure, poussa Roger Bacon aux plus curieuses recherches et contraignit enfin Duns Scot, le rival heureux de saint Thomas dans l'Université de Paris, à commencer une révolution dans la métaphysique, et par là même à en préparer une autre dans les sciences. Et puis n'était-il pas pénétré du vieil esprit de saint Fran-

çois, ce Gerson qui ébranlait par le doute l'édifice de l'astronomie antique? n'était-il pas franciscain par le cœur et par les traditions, ne se rattachait-il pas à François de Mayronis ce cardinal de Cusa, qui posait la première pierre de l'astronomie nouvelle et qui fut le maître de Copernic, comme Copernic devait être le précurseur de Kepler et de Galilée, et Kepler et Galilée les inspirateurs de Newton? Nous sommes jeunes encore, nous peuples modernes, et comme tout ce qui est jeune, nous vivons largement sans nous inquiéter de l'origine et de la nature première des idées sur lesquelles nous vivons. Un jour peut-être, lorsque, mûris par le temps, nous étudierons jusque dans leur berceau les principes qui distinguent notre civilisation de la civilisation antique, la science de notre genèse intellectuelle nous apprendra combien nous sommes redevables, sous tous les rapports, aux fondateurs des ordres mendiants. Alors l'histoire en se constituant justifiera ce peuple de France qu'on accuse d'ingratitude, parce qu'il n'a gardé aucun souvenir de cette foule de ministres, de conquérants, de rois sortis de son sein, mais qui n'a pas oublié le mendiant d'Assise, et qui donne encore son nom à la moitié de ses enfants, comme s'il savait d'instinct qu'entre saint François et nous, il y a une mystérieuse filiation!

IX.

Les dernières années de saint François.

Saint François pouvait désormais mourir; son œuvre était achevée. En moins de quinze ans, il avait conçu et organisé une institution qui a rempli le moyen âge et préparé les temps modernes. Déjà il voyait prospérer en Espagne les couvents de Lerida, de Saragosse et de Tolède, sous l'administration intelligente et dévouée de Bernard de Quintavalle. Dans le Portugal, deux frères, protégés par la femme d'Alphonse II, propageaient l'ordre à Coïmbre, à Lisbonne, à Alanguer. La Sicile l'établissait dans les environs de Messine. En France, Pacifique et ses frères ne trouvaient pas de couvent à leur disposition, mais ils trouvaient quelque chose de mieux, des souffrances à supporter et l'occasion d'un admirable dévouement. La nuit, ils n'avaient d'autre asile que les églises, où ils priaient; et le jour, d'autre demeure que les hôpitaux, où ils pansaient et baisaient les plaies des lépreux. Quant à la Flandre, elle était tellement remuée par les prédicateurs nouveaux que l'on vit un enfant de cinq ans, prédécesseur de sainte Rose de Viterbe, solliciter l'habit religieux, prêcher les peuples, et deux ans plus tard, paraître mûr

pour le ciel. En Angleterre, les franciscains, malgré le mauvais vouloir de l'ordre de Saint-Benoît, fondaient une maison à Oxford, et se préparaient, dans la prière et dans la méditation, à donner à cette ville et à son Université l'influence philosophique dont elle jouit au moyen âge et que les Varron et les Duns Scot, franciscains aussi, devaient plus tard faire régner sur toute l'Europe savante. Les extrémités de l'Allemagne et de la Thuringe virent elles-mêmes arriver un jour les audacieux missionnaires, qui y parvinrent à travers mille dangers, mais laissèrent des traces précieuses de leur passage. Ils inspirèrent l'amour des pauvres et de la pauvreté à Élisabeth de Hongrie, et d'une reine ils firent une sainte.

La victoire était donc définitive et complète. Épuisé par une administration si vaste, et par ses prédications de feu, qu'il n'interrompait que par la prière et par ses œuvres de charité, saint François sentit diminuer ses forces, dès qu'elles ne furent plus surexcitées par des obstacles à combattre. Les larmes qu'il versait dans ses méditations solitaires avaient altéré sa vue; ses jambes amaigries ne pouvaient plus supporter son corps; et, dévoré par le zèle du bien, il aggravait encore ses maux en exerçant partout son activité infatigable. On le vit, pouvant à peine se soutenir, aller par les bourgs et les campagnes, monté humblement sur un âne,

et prêcher encore la parole de Dieu. Quand sa voix, comprimée par d'incroyables douleurs, ne pouvait plus suffire à de longs discours, il trouvait encore la force de dire aux peuples qui accouraient : « Jésus, Jésus que j'aime, a été crucifié ! »

En vain se retira-t-il, épuisé, sur le mont Alverne. Les extases de l'amour divin devaient agir plus énergiquement encore sur son organisation délicate que les rudes labeurs de l'enseignement populaire. Nous laissons à d'autres le soin de raconter, comme elles le méritent, ces scènes intérieures, plus sublimes et plus vastes encore que celles de l'histoire, où une âme, dès cette vie, sans briser les liens du corps, semble se mettre en communication intime avec Dieu. Les pensées surhumaines qui saillissent alors dans l'intelligence, les visions ineffables des choses du ciel qui apparaissent comme dans un vague lointain sur la terre, les phénomènes singuliers qui peuvent en être la suite, même dans les organes, tous ces mystères qui nous dépassent et dont peut-être chacun de nous trouverait en lui-même des germes cachés, s'il savait fixer sur les profondeurs de son être un regard assez attentif, nous rappellent invinciblement le mot d'Hamlet à Horatio : « Horatio, le ciel et la terre contiennent plus de merveilles que la raison humaine n'est capable d'en concevoir ! » Bien hardi celui qui les nie parce qu'il ne peut s'en

rendre compte! Plus hardi encore celui qui, sans mission et sans titre, voudrait initier inconsidérément les esprits à ces secrets profonds des âmes saintes qu'elles cachent elles-mêmes avec une sorte d'effroi pudique et dont les mains profanes doivent respecter le voile!

Ce qui est certain, c'est que lorsque saint François descendit de sa mystérieuse retraite, il pouvait bien chanter son ardent et douloureux cantique :

In foco l' amor mi mise,
In foco l' amor mi mise,
In foco d' amor mi mise.
. . . . . .
Ferimmi d'un coltello,
Tutto il cor mi divise[1].

Il semblait réellement avoir été brisé par des contemplations supérieures aux forces humaines; sa chair s'était consumée sur ses os; ses yeux, où il n'y avait plus de place que pour les larmes, ne pouvaient soutenir le jour; il n'y avait pas une partie de son corps où il ne ressentît des douleurs aiguës; il avait beau appeler les souffrances du *doux nom de sœurs*, ces sœurs étaient impitoyables, ou plutôt elles avaient écouté sa voix et ses prières :

1. « Dans le feu l'amour m'a mis, dans le feu l'amour m'a mis, dans un feu d'amour!... Il m'a frappé de son couteau et tout mon cœur s'est partagé! »

elles allaient lui ouvrir le monde des éternelles contemplations.

Il consentit enfin, sur les pressantes sollicitations de ses frères, à se reposer près de l'église de Saint-Damian, dans une humble cellule où sainte Claire et ses sœurs pouvaient plus facilement apporter les remèdes préparés par leurs mains. Mais la médecine et l'amitié unissaient vainement leurs soins autour du malade; son corps ne pouvait plus faire un seul mouvement et n'était plus qu'un cadavre. Néanmoins, l'amour de Dieu et de l'humanité animait encore et faisait tressaillir son cœur. Dans les langueurs douloureuses de son inaction forcée, il se reprochait tant de jours vides qu'il avait passés loin du service de Dieu ou dans les molles tiédeurs d'une conversion incomplète. « Que nous avons fait peu de progrès dans la voie du bien! » s'écriait-il. Et il voulait, s'il était rendu à sa santé première, retourner à la simplicité de l'enfance; il voulait se consacrer au service des lépreux; il voulait aller prier dans la solitude, où se révèlent, loin des hommes, les secrets et les besoins de leur nature; il voulait se soustraire aux périls d'un ordre à gouverner, répétant qu'il vaut mieux être utile et servir qu'exercer le pouvoir.

Cependant la maladie s'aggravait, au milieu d'atroces souffrances. Il ne voulut pas mourir sans revoir les lieux où il était né; car, à ses yeux, la

patrie était encore quelque chose de sacré à côté de l'Église. Il se fit transporter à Assise, au milieu de la joie douloureuse de la population qui, n'espérant plus entendre sa parole, était heureuse du moins d'en recueillir les derniers accents et de sentir que des restes si précieux reposeraient dans ses murs[1].

Mais le palais de l'évêque, où le *patriarche des pauvres* fut déposé d'abord, ne pouvait convenir à son humilité. Il désira que son dernier regard pût contempler, en s'éteignant, cette humble chapelle de Sainte-Marie des Anges, qui était la patrie de son âme, et où il s'était fiancé à la sainte pauvreté. C'est là qu'il fit appeler ses frères; c'est là qu'il consola, en les bénissant, ceux qui allaient, comme ils le disaient eux-mêmes, demeurer orphelins; c'est là qu'il leur rompit le pain symbolique, où chacun eut sa part et qui était à ses yeux le signe de l'unité et de la concorde; c'est là qu'il sembla renouveler par ses souffrances, par ses stigmates, par sa mort, le sacrifice du Christ; c'est là que frère Léon et frère Angelo, pour aider son âme à partir, vinrent chanter en chœur, suivant son désir, le *cantique du Soleil*. Il voulait, avant de les

1. Le premier biographe de saint François, Thomas de Celano, dit avec une singulière naïveté : « La cité se réjouit à l'approche du bienheureux François, et toutes les bouches louèrent Dieu, car la multitude espérait bien que le saint de Dieu mourrait bientôt. »

quitter, faire ses adieux à toutes les créatures qu'il avait si tendrement aimées pendant sa vie.

Cependant le crépuscule d'automne (on était au 4 octobre de l'année 1226) gagnait la vallée. Les frères, partagés entre l'admiration et la douleur, recueillaient, en priant et en pleurant tour à tour, les dernières paroles du saint. Les alouettes chantaient sur le toit du monastère, comme si elles avaient voulu glorifier, dans cet instant suprême, celui qui les appelait ses sœurs. Vers la nuit tombante, il murmura lui-même, d'une voix affaiblie, quelques fragments des psaumes de David; puis, quand il fut arrivé à ce verset : *Mon Dieu, arrache mon âme à sa prison*, ses prières cessèrent, ses mains se roidirent sur le crucifix, son visage, altéré par la pénitence, sembla revêtir un éclat inaccoutumé; on eût dit qu'une nouvelle vie venait de circuler dans son corps[1]; c'était en effet une nouvelle vie, celle à laquelle il avait tant aspiré, et qui commençait pour lui, la vie de l'immortalité.

Cependant le bruit de sa mort se répandit avec rapidité dans la vallée de l'Ombrie. Toute la nuit, les populations d'Assise, de Foligno, de Spolète, femmes, enfants, vieillards, nobles et bourgeois, se précipitèrent vers l'humble chapelle, et le len-

1. C'est là un fait constaté par des témoins oculaires et raconté par tous les biographes.

demain, dès le point du jour, elles ramenèrent, au milieu d'un concours inouï, les restes mortels de saint François dans sa cité natale. Ce fut un étrange spectacle que celui de ce retour : les accents de triomphe mêlés aux gémissements de la douleur, les campagnes remplies à perte de vue d'une multitude innombrable qui agitait des palmes vertes, les soldats dont les longues files silencieuses suivaient le cortége, de peur que quelque ville jalouse n'enlevât le cadavre vénéré, les lueurs de milliers de torches à travers les pampres jaunis ou sous l'ombre épaisse des chênes, les accents des trompettes de guerre répercutés par les échos, les larmes recueillies de sainte Claire et de ses sœurs au milieu de cette effervescence générale, tout contribuait à donner aux funérailles du saint mendiant ce caractère extraordinaire, sublime, et, pourquoi ne pas le dire? merveilleux, qui avait marqué sa vie. François était tendrement aimé, et cependant cette pompe funéraire ressemblait aussi bien à une ovation gigantesque qu'à un deuil public. S'il y avait eu moins de larmes, dit un légendaire, on aurait cru assister à quelque fête des anges dans le ciel.

Cette solennité, du reste, ne précédait que de quelques mois des solennités plus grandes encore. Le 19 juillet 1227, François fut canonisé par Grégoire IX, et le peuple d'Assise, réuni sur la place

publique, décida, par acclamations, que pour son tombeau on lui élèverait une église. Les plus grands artistes travaillèrent à ce monument, dont les fresques sont de Cimabue et de Giotto, les créateurs de la peinture italienne : il semblait que la tombe de François dût être le berceau de l'art moderne.

X.

Les destinées et le rôle des franciscains dans l'histoire.

Tel fut cet homme, que l'on regarda, dans son temps, comme le plus grand imitateur du Christ, et qui, en rapprochant sa pensée des choses du ciel, en accomplit de si gigantesques sur la terre. Si la souveraineté n'est que la puissance que l'on exerce sur les volontés, il fut le véritable souverain de son époque, et un souverain réformateur, c'est-à-dire qui étend sa royauté jusque sur les siècles futurs.

Son œuvre, en effet, ne périt pas avec lui. Les puissances usurpées ne s'héritent pas, parce qu'elles sont individuelles; les vrais pouvoirs, ceux qui représentent la pensée générale d'un peuple ou de l'humanité trouvent toujours des successeurs. Saint François en eut qui furent dignes de lui. Jamais ordre n'élut de généraux plus actifs et mieux doués d'un esprit constant d'initiative. Aussi

prit-il des développements qui étonnent l'imagination: au moment où la décadence était déjà venue, à la fin du XVIIIe siècle, il comptait encore plus de quatre mille couvents d'hommes, et plus de neuf cents de femmes.

Et si cette immense multitude, lassée d'un long héroïsme, s'était alors endormie dans une certaine mollesse, il ne faut pas oublier que, depuis son fondateur jusqu'au XVIIe siècle, elle avait fait des prodiges. Sans parler de ses missions, et pour ne considérer que son action européenne, elle avait joué un rôle (le premier de tous peut-être), et dans la création des institutions politiques modernes, et dans la création de la poésie italienne, cette maîtresse des littératures de l'Europe, et dans la création de cette philosophie du XVIe siècle, que devait organiser le puissant génie de Descartes.

Nous ne reviendrons pas sur le rôle politique des franciscains. Nous avons déjà dit que les frères mineurs ont préparé, dès le moyen âge, l'avénement des principes de la véritable et sainte égalité, de l'égalité de tous les hommes devant le droit et la justice.

En matière de littérature, les frères mineurs, d'après M. Ozanam, dont personne ne niera la compétence, eurent la même initiative[1].

1. Nous nous sommes servi pour toute cette partie de notre petit livre, du bel ouvrage de M. Ozanam que nous avons déjà cité.

Au commencement du XIIIe siècle, le monde littéraire était divisé comme le monde politique et comme le monde philosophique, en deux camps bien tranchés. Les gens d'église et les savants écrivaient en latin, et composaient, dans une langue morte, des poëmes où la vie était absente; la verve et la grâce brillaient, au contraire, dans les écrivains qui sortaient du peuple et parlaient sa langue, mais une verve licencieuse, une grâce affadie ou affectée. Saint François, l'ami des pauvres, voulut se servir de leur idiome, s'inspirer de leurs sentiments, et en même temps les élever jusqu'à la hauteur où vivait son âme. Il baptisa en quelque sorte la littérature du peuple, comme il avait baptisé sa politique; et, en la transfigurant par l'idée chrétienne, il lui donna cette mesure, cette profondeur, cette élévation qui lui manquaient. Lui-même aimait la musique, la littérature, les vers, tout ce qui réveille au fond de l'âme la parole intérieure qui lui raconte les choses du ciel; et une gracieuse légende nous rapporte qu'en ses derniers jours il désira entendre sur la terre, et entendit en effet, Pythagore chrétien, les concerts des anges. Nous avons cité son beau *cantique du Soleil;* il composa encore quelques autres poëmes pleins de séve, de vie, d'élancements vers la beauté éternelle, et il chargea frère *Pacifique*, qui avait été *le roi des vers* dans le siècle, de les

revoir et de les assujettir à un mètre régulier. Ce grand saint ne pensait pas que le dogme catholique le condamnât à maudire les poëtes et les occupations littéraires, ni même les grands écrivains du paganisme. Il voyait dans leurs œuvres les rayons dispersés de la vérité absolue que le christianisme a réunis, et, pour employer son expression pittoresque, *les lettres qui composent le très-saint nom de Dieu.*

Après lui, son esprit se perpétua et dans l'ordre et en dehors de l'ordre, et « l'on vit, dit M. Ozanam, le saint le plus populaire de cette époque en devenir l'inspirateur.... et laisser après lui toute une école de poëtes, d'architectes, de peintres, qui se formèrent au tombeau d'Assise pour se répandre jusqu'aux Alpes et jusqu'à la baie de Naples. » Or, qu'est-ce que cette école? C'est celle qui a donné aux arts plastiques Guide de Sienne et Giunta Pisano, les premiers qui brisèrent avec les traditions froides de l'art grec; Cimabue, maître de Giotto, et Giotto lui-même, qui, en épuisant, pour ainsi dire, tout son génie à comprendre et à rendre visible l'âme de saint François, créa définitivement la peinture italienne. Qu'est-ce encore que cette école? C'est celle qui, en poésie, commença par Jacomino de Vérone, se continua par Jacopone de Todi, l'auteur du *Stabat*, et aboutit enfin à l'épopée des mondes invisibles,

à la *Divine Comédie*; car, ainsi que le dit un écrivain que nous avons déjà cité, « Dante tient de plus près qu'on ne pense à l'école religieuse et littéraire des disciples de saint François[1]. »

Mais ce fut surtout dans les études philosophiques que brillèrent les franciscains : ils furent avec les dominicains, et peut-être avant eux, les maîtres les plus illustres de la scolastique, c'est-à-dire de cette école morte à jamais et qu'on ne ressuscitera point, mais qui eut la gloire de préparer l'admirable explosion d'idées et de découvertes du XVIe siècle.

Les premiers métaphysiciens de l'école franciscaine accomplirent dans l'ordre des idées la même œuvre que saint François avait accomplie dans l'or-

1. Jacomino de Vérone avait frayé au poëte de Florence le chemin des mondes éternels dans un curieux poëme sur l'enfer et le paradis, que M. Ozanam nous a fait connaître, et qui renferme des traits d'une admirable énergie. Jacopone, ce fougueux franciscain, cet ennemi indomptable des faiblesses des papes et de la tyrannie des grands, et qui a tant de rapports de caractère avec Dante, fut doublement son prédécesseur. Comme Dante et avant lui, il fut à la fois le poëte mystique qui entrevoit les mystères de la vie immortelle; le poëte satirique qui, dans la persécution, maudit son siècle et son pays; le poëte populaire qui aime à raconter les scènes tantôt triviales, tantôt attendrissantes, où se complaît l'imagination des illettrés. D'un autre côté, et par cela seul que fidèle à l'esprit de saint François, Jacopone recherche avec prédilection les fortes et rudes expressions de la multitude, il contribue à créer cette langue littéraire que la *Divine Comédie* devait fixer et rendre immortelle.

dre des faits sociaux. Venus à une époque où de prétendus défenseurs de l'orthodoxie jetaient l'anathème à toute philosophie, et en particulier à Aristote qui en était, aux yeux de tous, la plus haute expression, ils se sentirent au cœur, pour la cause de la vérité chrétienne, un dévouement assez magnanime pour n'être pas troublés par ce torrent de malédictions. Tandis que le légat Robert de Courson et le parti de l'intolérance interdisaient solennellement, et au nom de la religion compromise par leur peur, l'étude de la métaphysique péripatéticienne, Alexandre de Hales s'y jetait, comme plus tard Albert le Grand, avec une ardeur courageuse, et il en faisait sortir un système complet de théologie. Les contemporains, émerveillés de la solidité de ses principes et de la rigueur de ses déductions logiques, l'appelèrent le *docteur irréfragable.*

Après lui, Varron qui réunit, dit-on, autour de sa chaire d'Oxford trente mille élèves accourus de toutes les parties du monde; saint Bonaventure, qui, comprenant deux fois la vérité par l'esprit et par le cœur[1], fit descendre le sentiment de l'unité dans la science, et mérita le surnom de *docteur séraphique;* enfin, Roger Bacon qui semble parfois avoir pressenti son glorieux homonyme, tant il

1. On disait de lui : *lucet et ardet.*

jeite un coup d'œil curieux et pénétrant sur toutes les harmonies de l'univers. Tous trois préparent l'esprit le plus vigoureux, le génie le plus novateur du moyen âge, celui qui régna sur les deux plus grandes écoles du monde à cette époque, celle de Paris et celle d'Oxford, et que l'on appelait, comme Aristote lui-même (éloge sans égal à cette époque) le *prince des philosophes*. Nous voulons parler de Duns Scot. Et ce n'est pas sans raison que cet homme, mort à trente-quatre ans et qui n'a guère laissé que des ébauches obscures de doctrine, a exercé sur l'Europe savante un long empire. Dans ces ébauches, il y avait le germe des principes féconds et puissants qui la remuèrent durant le XIVe et le XVe siècle, à l'heure où se préparait la renaissance.

Ainsi, politique, poésie, philosophie, les franciscains ont tout abordé, et en abordant tout ils ont tout renouvelé. Nous les trouvons à l'origine de tout ce que nous aimons, de tout ce que nous vénérons, de tout ce que nous défendons aujourd'hui, de tout ce qui constitue notre civilisation.

Certes, c'est une bien grande œuvre que de créer une association qui, non-seulement dure pendant des siècles, mais qui les remplit, les féconde et leur fait enfanter l'avenir. Telle fut l'œuvre de François d'Assise. Tel est son titre à la recon-

naissance que les peuples lui ont vouée. Aux yeux de Dieu, pour qui les secrètes merveilles des âmes sont visibles, il peut en avoir d'autres, à la fois plus intimes et plus glorieux. Celui-là suffit aux yeux de l'humanité qui ne peut étudier que les actes extérieurs et leurs conséquences sociales. Avouons-le, nous avons beau parcourir les annales des législateurs, des princes, des conquérants, nous en trouvons bien peu qui aient joué un si grand rôle, et laissé tant d'eux-mêmes dans le monde. Mais nous sommes encore si près des mœurs et des idées féodales, qu'à peine affirmons-nous, comme une vague et stérile généralité, la prééminence des représentants de la puissance morale sur les représentants de la force physique. Notre intelligence proteste, mais le cœur et l'imagination inclinent encore en nous à ne voir, à n'admirer partout que ceux qui ont porté ou le sceptre ou le glaive. L'histoire enregistre les noms les plus obscurs de ceux qui ont réalisé une idée ou l'ont défendue par les armes; elle laisse volontiers dans l'ombre ceux qui les ont mises au jour ou les ont revêtues de la toute-puissance de l'adhésion publique. Un jour viendra, quand l'esprit nouveau nous aura plus profondément pénétrés, où chaque chose sera mise à sa place. Alors ce ne sera peut-être plus un paradoxe que de mettre saint Benoît à côté de Charlemagne, et

de placer saint François d'Assise entre Dante et saint Louis, les immortels disciples de son tiers ordre.

FIN.

Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet);
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.

TABLE.

PRÉFACE ..... Page I

I. De l'état de la chrétienté au moment où parut saint François d'Assise, et du but qu'il se proposa dans l'institution de son ordre 1

II. La jeunesse et la conversion de saint François..... 18

III. Les prédications populaires de saint François et des franciscains 31

IV. Saint François devant Innocent III..... 51

V. Saint François, missionnaire..... 65

VI. Le tiers-ordre fondé par saint François, et son influence politique au moyen âge... 70

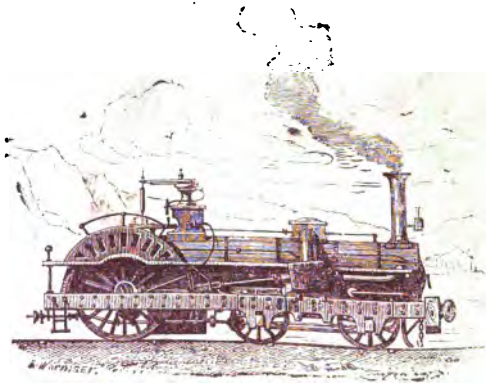
VII. De la règle des franciscains..... 87

VIII. La partie légendaire de la vie de saint François, et le sentiment de la fraternité universelle chez les franciscains 96

IX. Les dernières années de saint François..... 108

X. Les destinées et le rôle des franciscains dans l'histoire. 116

FIN DE LA TABLE.



Imprimerie de Ch. Lahure (ancienne maison Crapelet)
rue de Vaugirard, 9, près de l'Odéon.